NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

97 N° 2 1975

Sémiotique du récit évangélique. lecture de Louis Marin

André FOSSION (s.j.)

p. 127 - 143

https://www.nrt.be/fr/articles/semiotique-du-recit-evangelique-lecture-de-louis-marin-1152

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Miscellanea Historiae Ecclesiasticae. IV. Congrès de Moscou. Août 1970. Edit. R. PETERS. Coll. Bibliothèque de la Revue d'Histoire ecclésiastique, 56. Louvain, Publications universitaires, 1972, 25 × 16, IX-208 p., 320 FB.

Ce volume rassemble cinq rapports et six communications présentés au XIIIe Congrès International des Sciences Historiques par des membres de la Commission Internationale d'Histoire Ecclésiastique Comparée. La première section envisage divers aspects historiques de la propriété foncière de l'Eglise. D'abord le P. Ant. Stickler, préfet de la Bibliothèque Vaticane, traite de « La Proprietà fondaria della Chiesa nella Società Medioevale » (4-42) : la raison d'être de cette propriété, les problèmes qu'elle pose, ses répercussions historiques sur les relations entre l'Eglise et l'Etat, ses influences sur la discipline et la vie de l'Eglise, ainsi que sur la législation et l'économie de la société médiévale : de quoi mettre au point certains reproches anachroniques. Suit la communication du Prof. P. M. Conti sur « La proprietà fondaria della Chiesa dal sec. V al VIII » (43-51) ; il s'agit, bien sûr, de la situation en Italie à cette époque marquée par les affrontements entre Byzantins et Lombards. — Le thème général de la 2e section, « Eglise et Révolution », donne lieu à un rapport de W. R. Ward, « The French Revolution and the English Churches » (55-84), où trois points sont mis en évidence : la transformation du méthodisme de John Wesley, les Ecoles du Dimanche et la prédication itinérante. Dans la même section figure la communication de J. Solé, « Crise de conscience ou révolution de la pensée religieuse en Europe occidentale à la fin du XVIIe siècle » ; elle apporte quelques précisions à la problématique ouverte par Paul Hazard. — La dernière section — initialement envisagée comme unique — étudie l'interaction entre l'Orient et l'Occident dans le cadre de l'histoire de l'Eglise. Elle comprend trois rapports et quatre communications : R. Peters, « The Contribution of the Eastern Fathers to the Intellectual Equipment of English Clergy during the 16th Century » (93-112) ; R. Stupperich, « Die Kirchlichen Beziehungen zwischen West und Ost im Zeitalter Peters I » (113-130 ; intéressant pour l'histoire de Russie) ; M. Brecht, « Aufbruch und Verhärtung : Das Schicksal der nach Osten ausgerichteten Erweckungsbewegungen in der nachnapoleonischen Zeit » (131-164) ; B. Vogler, « Quelques aspects des rapports du protestantisme allemand avec l'Europe orientale au XVIe siècle » (165-171) ; K. Rozemond, « Niederländische Beziehungen zu den Kirchen im Osten während des 17. Jahrhunderts » (172-178) ; A. Tamborra, « Catholicisme et Monde orthodoxe à l'époque de Pie IX » (179-193) ; E. Hambye, « The Syro-Malabar Church : Evidence of Union and Contradiction between East and West » (194-202). Cet exposé signale surtout, dans les grandes lignes, l'heuristique et la problématique du sujet. — R. Mols, S.J.

Councils and Assemblies. Papers Read at the Eighth Summer Meeting and the Ninth Winter Meeting of the Ecclesiastical History Society. Edit. G. J. CUMING and D. BAKER. Coll. Studies in Church History, 7. Cambridge University Press, 1971, 22 × 14, XIV-350 p., £ 6.80

Les deux dernières réunions de l'*Ecclesiastical History Society* furent consacrées à l'étude d'un thème que les orientations communautaires actuelles pourraient avoir inspiré et auquel Vatican II a donné un regain d'actualité. Les vingt-deux exposés se rapportent à l'ensemble du moyen âge et à la majeure partie des temps modernes et contemporains ; ils sont dus à des historiens de l'Eglise des plus connus, appartenant en majeure partie aux milieux universitaires anglais. Nous signalons par ordre systématique ceux qui sont de nature à intéresser spécialement nos lecteurs, ce qui n'enlève rien à la valeur des autres. Le rapport du médiéviste bien connu, Walter Ullmann, qui présidait les réunions : « Public welfare and social legislation in the early medieval councils », souligne, textes à l'appui, l'intérêt des actes des conciles du haut moyen âge comme sources pour l'histoire des institutions et des mentalités sociales. Pour la même période et dans le même cadre de l'Europe Occidentale, mais suivant une optique axée davantage sur l'histoire institutionnelle, l'excellente étude de Mme J. Nelson, « National Synods, Kingship as office and Royal anointing », montre bien la compénétration des éléments religieux et sociaux. Divers aspects de l'histoire des Conciles œcuméniques n'ont pas été oubliés : la réaction de Byzance au IIe concile de Lyon (D. M. Nicol) ; la condamnation de Wyclif au concile de Constance (E. C. Tatnall) ; la représentation de la nation anglaise au concile de Bâle (A. Schofield) ; les points de ressemblance et de différence entre le concile de Bâle et celui de Vatican II (A. J. Black) ; Vatican I vu à la lumière de Vatican II (E. Y. Hales). Une belle synthèse qui dégage les antécédents de l'interprétation donnée par Vatican II à l'expression « peuple de Dieu » est offerte par le P. Gill : « The representation of the *universitas fidelium* in the councils of the conciliar period ». D'autres réunions conciliaires de moindre envergure ont aussi retenu l'attention : les conciles et synodes d'Aragon et de Castille du XIIIe s. (P. Linehan) ; le concile de Londres de 1342 (B. Bolton) ; le rôle joué par le légiste anglais Nicolas Ryssheton au concile de Pise (M. Harvey). En cette période de rapprochement entre catholiques et réformés, il eût été étrange que la politique des colloques, qui culmina à Ratisbonne en 1541, ne tentât aucun rapporteur. De fait nous trouvons sur ce sujet une bonne synthèse (B. Hall), peut-être un peu sévère à l'égard des historiens allemands actuels, Lortz et Jedin. L'appel lancé par Jacques Ier d'Angleterre pour un concile œcuménique nous est expliqué par W. B. Patterson. D'autres rapports se sont intéressés surtout à des réunions, des assemblées ou des convocations protestantes, ou à des problèmes plus particuliers. Ils s'adressent davantage à des spécialistes. — R. Mols, S.J.

Oekumenische Kirchengeschichte. Edit R. Kottje & B. Moeller. Bd. II. **Mittelalter und Reformation.** Mayence, Matthias-Grünewald - Munich, Chr. Kaiser, 1973, 21 × 14, XII-472 p.

La satisfaction éprouvée à prendre connaissance du premier tome de cette histoire (cf. *NRT*, 1972, 412) est confirmée par la lecture de celui-ci. Huit auteurs, quatre catholiques et quatre évangéliques, se sont réparti la tâche. L'ouvrage se prête mieux à la lecture qu'à un usage didactique. Le souci de l'objectivité caractérise tous ses exposés, même dans les détails où l'on prendrait aisément un ton polémique. D'ailleurs les chapitres signés d'un historien catholique ont été revus par un collègue évangélique et réciproquement ; en cas de divergence est ajoutée une note rectificative en italiques. Ce fut le cas p.ex. pour plusieurs points touchant Luther, pour l'importance de la part prise par l'Allemagne au mouvement de la Contre-Réforme, pour la condamnation pontificale du Traité de Westphalie. Soulignons aussi que le chapitre traitant des débuts de la carrière de Luther et celui qui concerne Calvin et le Calvinisme ont été écrits par un catholique, alors que les pages consacrées à la Réforme catholique sont dues à un évangélique. Les 24 chapitres se groupent en 4 sections : matin, midi et soir du moyen âge, Réforme et Contre-Réforme. En tout un bon millier d'années, jusqu'au Traité de Westphalie. Les quatre chapitres du « matin du moyen âge » (dont 3 rédigés par R. Kottje)

conduisent jusqu'au XIe s. C'est une bonne vue d'ensemble, synthétisant en 60 pages cinq siècles d'histoire. Avec les deux siècles et demi du « midi du moyen âge », il fallait nécessairement une présentation plus étendue : 6 chapitres (120 p.) formant deux parts : d'abord la réforme grégorienne et ses répercussions monastiques, l'apparition des mouvements hérétiques et schismatiques, l'essor des premiers ordres mendiants et l'âge d'or du pouvoir pontifical ; ensuite les débuts et l'efflorescence de la scolastique. Cet ensemble est l'œuvre d'un savant danois déjà connu par une monographie sur Abélard, L. Grane. Pour le « soir du moyen âge », encore deux groupes de chapitres, dus respectivement à J. Lenzenweger et G. Benrath : d'une part l'histoire de la Papauté, de l'autre divers aspects de l'histoire interne : mouvement intellectuel, hérésies et schismes, dévotion populaire, humanisme. La dernière section (8 chapitres) est la plus importante. Comme il se doit, l'exposé de la Réforme obtient la part du lion, détenue principalement par Luther et Calvin. Avec sa quinzaine de pages, la Réforme catholique fait plutôt pauvre figure. N'empêche que les passages traitant de la Compagnie de Jésus et du Concile de Trente se liront avec intérêt. Si les catholiques en savaient autant sur les principaux événements de la Réforme protestante ! Peut-être, tout au long de ce volume, les exposés idéologiques ou événementiels sont-ils encore trop avantagés aux dépens de ceux qui touchent à la vie de l'Eglise et des fidèles : manifestations de la piété populaire, évolution artistique du sentiment religieux, formes et contenus de la prière... Disons donc que cette histoire œcuménique est excellente dans son esprit et dans ses exposés, avec des lacunes fondamentales qui l'empêchent de donner une idée complète du déroulement de l'histoire chrétienne. Pourtant l'essentiel est dit et bien dit. — R. Mols, S.J.

Collection *Histoire des diocèses de France.* Paris, Letouzey & Ané, 19 × 24 :

Le diocèse de Bourges. Edit. G. Devailly. 1973, 264 p.

Le diocèse de Marseille. Edit. J.-R. Palanque. 1967, 337 p.

Le diocèse de Metz. Edit. H. Tribout de Morembert. 1970, 312 p.

Le diocèse de Tarbes et Lourdes. Edit. J.-B. Laffon. 1971, 279 p.

Au cours des dernières années la série de monographies consacrées à l'Histoire des diocèses de France s'est enrichie de quatre volumes qui intéressent des circonscriptions très différentes par leur situation géographique comme par l'histoire et les caractères sociologiques de leur population. Pourtant la présentation générale de ces divers ouvrages est la même. Tous sont composés en collaboration ; leur plan est fort semblable. Après une introduction par le chef de file des rédacteurs, l'exposé proprement dit occupe la majeure partie du volume ; il est de lecture aisée et agréable. Suivent une liste chronologique des prélats ayant gouverné le diocèse, puis une nomenclature des saints spécialement liés à celui-ci. Ensuite une bibliographie d'une dizaine de pages, comprenant tous les ouvrages (parfois aussi les sources) qui concernent l'histoire du diocèse, une série de cartes, jusqu'ici inédites, et d'autres représentations graphiques, qui constituent une contribution importante à la géographie historique.

Le diocèse de Bourges est un des plus étendus et des plus déchristianisés de France. L'évangélisation y fut peut-être trop superficielle. La Réforme ne gagna que les milieux urbains, ce qui la condamnait à un lent dépérissement dans une région avant tout rurale. On se demande jusqu'à quel point ce pays connut une véritable christianisation en profondeur durant l'Ancien Régime. Les signes avant-coureurs du décrochage ultérieur se manifestent dès la période révolutionnaire. Au début de la Restauration, il y avait moins de prêtres qu'aujourd'hui.

Pour le diocèse de Marseille, la direction de J.-R. Palanque offre une excellente garantie ; parmi ses huit collaborateurs, on relève des noms connus des historiens ou des sociologues : Mgr Leflon, le P. Amargier, MM. Baratier,

Charpin, Chélini... Ce diocèse ne fut jamais très étendu ; la ville de Marseille y prend une place quasiment exclusive. Systématiquement hostile à la Réforme, le tempérament du Marseillais resta jusqu'au XVIIIe s. orienté vers un catholicisme baroque, qui atteignit son apogée sous Belsunce. Au début de la Révolution, on note une opposition au serment constitutionnel plus forte que dans le reste de la Provence. Mais la tourmente révolutionnaire y connut des excès. La dernière partie, sur l'histoire contemporaine, montre bien, dans ce milieu de plus en plus urbanisé, le développement des œuvres catholiques et le recul concomitant de la pratique religieuse dans la masse, avec comme toile de fond la « déparoissialisation ».

Six collaborateurs racontent l'histoire du diocèse de Metz, un de ceux qui connurent le passé le plus mouvementé et le plus mêlé à des événements survenus hors des frontières ; un de ceux aussi dont les limites se sont le plus souvent modifiées. Centre à la fois d'un évêché et d'une principauté ecclésiastique, Metz vit dès le moyen âge une implantation monastique nombreuse. Au plan politique sa situation lui valut une importance particulière. En outre le diocèse était traversé par une ligne de démarcation linguistique et couvrait de larges zones passées à la Réforme. Combien cette diversité a marqué son histoire, on le voit dans l'excellent exposé relatif au moyen âge. Quant à l'époque moderne, il apparaît clairement que son apogée ne se situe pas au Grand Siècle mais au suivant. Resté pays de chrétienté au XIXe s., ce diocèse subit tardivement les effets de la révolution industrielle, pour devenir de nos jours « le plus ouvrier de France ». On aimerait avoir quelques détails sur la vitalité religieuse actuelle et ses perspectives d'avenir.

Une équipe de huit chercheurs, parmi lesquels dom B. Billiet (collaborateur de R. Laurentin pour la publication des Documents authentiques sur Lourdes), ont signé le volume consacré au diocèse de Tarbes et Lourdes, dont les dimensions sont restées relativement stables et dont l'histoire, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, présente surtout un intérêt régional. Rien d'étonnant dès lors que les deux tiers de l'exposé soient réservés à la période contemporaine, où l'histoire de Lourdes tient une place de choix. Il est très significatif de voir comment la région de Lourdes tranche sur le reste du diocèse par une pratique religieuse nettement plus intense. Mais les chiffres et diagrammes concernant l'ensemble du diocèse sont inquiétants, bien que la comparaison avec les autres diocèses du sud-ouest (mis à part le Béarn et le Pays Basque) oblige à parler de la royauté du borgne au milieu des aveugles. — R. Mols, S.J.

Collection *Publicaciones del Instituto español de Historia Eclesiastica.* Rome, Iglesia Nacional Española, 24 × 17 :

Monografías, 17. F. J. Fernandez Conde. — **El Libro de los Testamentos de la catedral de Oviedo.** 1971, 437 p.

Monografías, 18. J. Aliaga Girbes. — **Los tributos e impuestos valencianos en el siglo XVI.** Su justicia y moralidad según Fr. Miguel Bartolomé Salón, O.S.A. (1539?-1621). 1972, xlii-350 p.

Subsidia, 11. J. de Olarra Garmendia y M. L. de Larramendi, Viuda de Olarra. — **El archivo de la embajada de España cerca de la Santa Sede (1850-1900). I. Años 1850-1860.** 1971, 276 p., 150 ptas.

De 1105 à 1153 le siège épiscopal d'Oviedo, métropole des Asturies, fut occupé par Pélage, qui est connu surtout par sa production littéraire. Malheureusement ses préférences allaient à l'histoire et le zèle qu'il mettait à exalter les titres historico-juridiques de son Eglise d'Oviedo ne regardait guère aux moyens. Le « Scriptorium Ovetense » devint une sorte d'officine fabriquant des munitions diplomatiques. Pour les historiens actuels, Pélage fut un « fabulateur » et l'ensemble de ses œuvres historiques, le « Corpus Pela-

gianum », ne mériterait guère de créance. L'élément principal de ce corpus, le Livre des Testaments, qui recueille 87 pièces — surtout des donations datées de 812 à 1118 — se trouve soumis ici à un nouvel examen critique très méticuleux. Il en résulterait que ce trésor documentaire comprend 25 falsifications, 28 interpolations formelles, 14 interpolations de forme et de fond, 6 documents douteux et seulement 14 pièces parfaitement et totalement authentiques. Assurément l'honnêteté du prélat n'est pas en cause. A son époque, un certain aménagement des documents et des chartes était péché mignon, voire œuvre pie quand il servait une bonne cause... L'ensemble est précédé d'une introduction qui présente la vie et l'œuvre de Pélage et la description matérielle du document critiquement analysé.

Probablement valencien d'origine, le P. M. B. Salón entra dans l'histoire en prononçant ses vœux de religieux chez les Augustins de sa ville natale en 1558. De 1566 à sa mort, il partagea son activité entre l'enseignement universitaire et diverses charges administratives. Il enseigna le *De Justitia et Jure* (1587-1590) et se vit confier la censure des ouvrages de Molina et de Bañez. Il rédigea bon nombre de cours ; celui sur la justice fut publié en 1608. On peut donc le ranger parmi les auteurs notables qui imprimèrent une marque nouvelle à l'enseignement de la théologie morale dans l'Eglise post-tridentine. On sait que les Espagnols occupent parmi ces maîtres une place de choix. L'ouvrage que voici examine l'opinion de S. sur la valeur morale des impôts et contributions levés à son époque dans le royaume de Valence. Un premier chapitre, « Salón et son époque », étudie le cadre historique. Le ch. 2 expose la doctrine communément enseignée alors en matière d'impôts. L'enseignement de S. est mis en parallèle avec celui des principaux moralistes de son temps. Non seulement les classiques de l'époque mais aussi les auteurs les plus récents, du moins les Espagnols (Navarro, Lopez, Antoine de Cordoue) sont mis ici à contribution. Le ch. 3 applique les principes exposés au cas des impôts en usage dans le royaume de Castille, dans celui de Valence et dans le territoire municipal de la ville. Ouvrage des plus instructifs pour l'histoire des idées morales, de celles surtout qui concernent les rapports entre citoyens et pouvoirs publics.

Pour éditer le volume de *Subsidia* que nous présentons, personne n'était qualifié comme l'archiviste de l'ambassade d'Espagne près le Saint-Siège. Avec son mari, elle avait signé l'excellente publication de la correspondance entre l'Espagne et Rome sous le règne de Philippe III (cf. *NRT*, 1963, 1105 ; 1964, 313). Ensemble ils avaient entrepris les travaux préparatoires à l'ouvrage dont voici le premier tome, destiné, avec quatre autres volumes à paraître, à inventorier toutes les pièces datant de la seconde moitié du XIXe s. Durant la décennie 1851-1860, période relativement agitée dans l'histoire de la Péninsule, pas moins de huit titulaires se sont succédé au poste d'ambassadeur d'Espagne à Rome, sans compter les intérims et une rupture des relations diplomatiques qui dura un an et demi. Les pièces sont signalées dans l'ordre chronologique. Elles constituent les liasses 1126 à 1145 et atteignent le nombre de 2582. Toute la correspondance venue d'Espagne à Rome est mentionnée la première : d'abord, pour chaque année, les ordonnances royales et, après toutes celles-ci, les présentations royales aux divers épiscopats vacants ; en second lieu vient la correspondance adressée à Madrid par les services de l'ambassade : 1333 pièces. Pour chaque mention, on trouve la date et un résumé du contenu, ordinairement en une ou deux lignes. Une table systématique, en fin de volume, permet de s'y retrouver aisément. — R. Mols, S.J.

H. Jedin, *Introduzione alla Storia della Chiesa.* Brescia, Morcelliana, 1973, 23 × 16, 144 p., 2.000 lires. En 1962 paraissait le vol. I du *Handbuch der Kirchengeschichte,* avec l'Introduction de H. Jedin (cf. *NRT,* 1965, 103 s.). Celle-ci constitue un excellent précis ; elle traite de l'objet propre et de la méthode de l'histoire ecclésiastique, de ses divisions majeures dans le temps ainsi que des disciplines qui lui sont connexes ; sa 3e partie, historique, décrit l'évolution du genre que nous appelons « histoire de l'Eglise » mais dont les caractères ont notablement varié d'une période à une autre. Le

Prof. G. Alberigo accompagne la présente traduction d'un important essai : « Nouvelles frontières de l'histoire de l'Eglise ». Il montre les progrès amorcés et encore à promouvoir dans la conception même de cette histoire et quant à son optique ; p. 16 ss, il affirme vigoureusement sa position touchant le rapport entre cette science et la théologie, et l'illustre par un exemple ; il termine par l'énoncé de problèmes nouvellement posés en ce domaine. On annonce la publication prochaine, par les éditions Jaca Book, de la traduction italienne de l'ensemble du *Handbuch*. — A.L.

Aug. FRANZEN, *Breve storia della Chiesa*. Coll. Guide di teologia, 4, Brescia, Queriniana, 1973, 21 × 15, 480 p., 4.900 lires. Traduction de la *Kleine Kirchengeschichte* parue pour la première fois en 1965 (cf. *NRT*, 1966, 766). L'œuvre du professeur de Fribourg-en-Brisgau, unique en son genre, réussit à faire tenir en un volume de dimension moyenne une histoire de l'Eglise des origines à Vatican II. On a pu remarquer que l'attention y est plus directement portée (force était de se limiter) sur les lignes extérieures, les figures marquantes et les grands courants plutôt que sur les manifestations de la spiritualité dans la vie quotidienne. Cependant, des préoccupations de l'A. n'ont été absentes ni la philosophie de la religion, ni la lecture du donné révélé, ni l'expression de la réalité chrétienne dans la liturgie et le droit, ni son dynamisme missionnaire. On recueille ici le fruit d'études mûries et d'une expérience prolongée de l'enseignement et du renouveau « critico-ecclésiologique » des années de Vatican II. — A.L.

H. BORNKAMM, *Zeittafeln zur Kirchengeschichte*. 3e édit., Gütersloh, Gerd Mohn, 1971, 22 × 15, 55 p., 7,80 DM. L'A. réédite cet aide-mémoire si peu encombrant, à la présentation simple et claire, qu'il avait publié en annexe à son *Grundriss zum Studium der Kirchengeschichte* (1949). Il s'est borné à une mise à jour, laissant à une génération plus jeune le soin de produire un instrument répondant éventuellement à des conceptions nouvelles. Les mentions avec leur date sont distribuées en quatre colonnes : Histoire politique ; Histoire de l'Eglise : personnages et faits marquants dans les différentes confessions chrétiennes ; « Théologie » : auteurs, œuvres, documents du Magistère ; Histoire de la culture (et des religions non chrétiennes de l'antiquité) : penseurs, écrivains, artistes ; progrès de la science et de la technique... Sans doute le monde germanique est-il représenté de façon plus dense. Une page double pour chaque siècle — sauf pour le XVIe et le XIXe, qui prennent deux fois plus de place, et le XXe, qui occupe un espace triple pour 70 ans. — A.L.

H. BOEHMER, *Studien zur Kirchengeschichte*. Edit. H. BORNKAMM et H. HOFMANN. Coll. Theologische Bücherei. Historische Theologie, 52, Munich, Chr. Kaiser, 1974, 21 × 15, 215 p., 19,50 DM. Ce livre contient la reproduction anastaltique de travaux publiés par H. Boehmer en divers endroits de 1915 à 1923, ainsi que des pages consacrées à sa mémoire par M. Doerne et Ern. Wolf. Celui-ci avait commencé avec Fr. Lau de préparer cette édition ; après leur disparition à tous deux, c'est H. Bornkamm qui a mené l'entreprise à bon terme avec le concours de H. Hofmann ; ce dernier annonce pour 1975 une bibliographie de Boehmer. Les six textes ici réunis sont assez représentatifs des centres d'intérêt et de la manière du « plus original parmi les spécialistes évangéliques de l'histoire de l'Eglise dans les premières décennies de notre siècle » : sens véritable et portée du terme *confessiones* comme titre des *Confessions* de saint Augustin ; examen des sources de l'histoire de Maître Pierre de Dresde et conclusions de cette recherche critique ; interprétation du geste de Luther brûlant le 10 décembre 1520 la bulle d'excommunication lancée contre lui ; la signification du luthéranisme pour la culture européenne (surtout en Allemagne et dans les pays scandinaves) ; rectification vigoureuse de la façon dont la physionomie de Th. Müntzer (1490-1525) a été présentée par les historiens précédents ; enfin un parallèle entre Luther et Loyola, le sens vécu du péché chez l'un et l'autre, la dialectique selon laquelle ils devinrent des agents de réforme dans l'Eglise. — R.F.

L.-J. ROGIER & P. BRACHIN, *Histoire du catholicisme hollandais depuis le XVIe siècle,* Paris, Aubier, 1974, 21 × 13, 268 p. Au nom de P. Brachin, professeur en Sorbonne, qui a rédigé tout le texte, est associé celui du regretté L.-J. Rogier, professeur à l'Université catholique de Nimègue, dont « les savantes recherches... constituent... la principale source » de l'ouvrage et qui a concouru à sa mise au point. Première étude d'ensemble qui paraisse sur le sujet, cette *Histoire* réussit à démêler l'écheveau complexe des fils qui relient l'actuelle communauté catholique des Pays-Bas à l'Eglise néerlandaise du temps de Philippe II d'Espagne. Une moitié du volume couvre plus de trois siècles, la première période allant du démantèlement de l'organisation ecclésiastique à la Révolution française (« Le ghetto »); c'est ensuite le XIXe s., avant et après le rétablissement de la hiérarchie (1853) : les premiers usages de la liberté recouvrée, les options politiques, les initiatives face à la question sociale, le style du catholicisme d'alors. Le reste du livre est consacré au XXe s., dont les débuts sont caractérisés par « l'essor » : les catholiques s'affirment dans la participation au gouvernement et l'effort de renouveau culturel (l'Université de Nimègue est fondée en 1923); quasiment sur tous les plans s'exerce l'esprit d'organisation. De 1925 est datée l'apparition de « nouveaux problèmes ». La situation actuelle, avec toute son ambiguïté, fait l'objet, dans l'« essai de conclusion », d'observations pondérées et qui doivent leur intérêt exceptionnel au caractère très « lié » du livre entier. Peu d'œuvres du même genre font voir comme celle-ci à quel point des groupements humains restent tributaires, jusque dans leurs apparentes ruptures, des situations et des personnalités marquantes d'un passé parfois très lointain. Appuyé sur une documentation précise et soigneusement décantée, l'exposé s'est fait très accessible au non-spécialiste. Un bref appendice sur les Vieux-Catholiques, deux cartes et un index des noms de personnes complètent le volume. — A.L.

Dom J. HOURLIER, *Sainte Scholastique et Juvigny-sur-Loison,* Juvigny-sur-Loison, Presbytère (F 55600 Montmédy), 1974, 24 × 17, 119 p., 10 FF. L'érudit bénédictin, spécialiste de l'histoire monastique (cf. *NRT,* 1974, 871 s.), évoque d'abord, avec la figure de saint Benoît, la physionomie de sa sœur ; il résume ensuite les données retenues par sa critique touchant les translations de reliques des deux saints au Mans puis à Juvigny. Suivent l'histoire de cette localité et de son monastère, et celle du pèlerinage. Cet opuscule riche de précisions archéologiques et historiques est complété d'un choix de prières à sainte Scholastique, d'une bibliographie et d'une trentaine d'illustrations : cartes, paysages, édifices, documents iconographiques. — L.J.R.

A.-G. MARTIMORT, *Le Gallicanisme.* Coll. « Que sais-je ? », 1537. Paris, PUF, 1973, 18 × 11, 128 p. L'A., qui nous avait donné en 1953 un ouvrage consacré au gallicanisme de Bossuet (cf. *NRT,* 1956, 1102 s.), était tout désigné pour rédiger la brève mais solide étude qu'il présente aujourd'hui. Il commence par évoquer le conflit entre Philippe le Bel et Boniface VIII, avec la théorie des relations entre l'Eglise et l'Etat au moyen âge ; il analyse ensuite le Grand Schisme et le concile de Constance, avec la question de la supériorité ou non du concile sur le pape, et le problème de la réforme de l'Eglise aux XIVe et XVe ss, avec celui des libertés de l'Eglise gallicane. Après un examen des guerres d'Italie et de la théologie du temps, il suit l'évolution du gallicanisme entre 1563 et 1642, s'arrêtant en particulier au cas d'Edmond Richer et de Richelieu. Il s'attarde alors sur la question du gallicanisme sous Louis XIV, étudiant surtout Bossuet et l'assemblée de 1682. Après une esquisse de l'histoire du gallicanisme au XVIIIe s., il en analyse la fin au XIXe, que marque le concile Vatican I. Mais le dernier coup porté au mouvement fut la loi du 9 déc. 1905 abrogeant le concordat et les articles organiques. — Petite synthèse qui se recommande par sa rigueur et sa clarté. — H.J.

B. REBUFFET, *Les grandes heures des églises de Mâcon.* F 71000 Charnay-lès-

graphiques, et sur la base d'une sérieuse documentation archéologique et historique, l'A. fait revivre le destin d'une cité sous les aspects divers mais inséparables de son existence : situation politique, organisation sociale, conditions économiques, vie et institutions chrétiennes, en même temps que les avatars de ses édifices religieux. Limité en principe à l'aire de la ville et centré sur ses églises, l'exposé ne laisse pas d'évoquer des horizons plus étendus, d'ouvrir des perspectives sur la chrétienté aux différentes époques traversées et de livrer des réflexions suggestives. Allégées de l'ample frange de notes érudites qui pourraient s'y inscrire, ces pages sont relevées de nombreuses citations, d'anecdotes et de traits pittoresques qui ajoutent à la saveur et à l'animation du récit. Tantôt celui-ci dessine le mouvement d'une phase de l'histoire, tantôt il s'arrête à décrire les constructions ou œuvres apparues à tel ou tel moment, pour rappeler ensuite quel sort elles devaient connaître avec le temps. On va ainsi de la première évangélisation de la bourgade gallo-romaine (fin du IIe s.) jusqu'après Vatican II, en passant par l'ère des invasions, le « temps des abbayes » et la féodalité, les guerres de religion, la renaissance catholique, la Révolution, le temps de l'Eglise concordataire. Le livre est d'une exécution matérielle soignée ; il est illustré de 68 reproductions : des plans et une grande variété de photographies, et complété par une bibliographie et un précieux tableau chronologique. Enfin un « guide historique » invite à la découverte du Mâcon d'aujourd'hui en toute la richesse de son histoire (plan de la ville, commentaires et références concernant 64 sites ou monuments). « Exegi monumentum », pourrait dire le prêtre compétent autant que modeste à qui l'on doit cette « synthèse dure faite de miettes » — le mot est de R. Oursel, qui signe la préface. Aux éloges d'un critique si qualifié, nous joignons volontiers l'expression d'une vive gratitude à l'adresse de l'A. et de l'équipe dont il a animé le travail. — L.J.R.

MOYEN ÂGE

H. WELLMER. — **Persönliches Memento im deutschen Mittelalter.** Coll. Monographien zur Geschichte des Mittelalters, 5. Stuttgart, A. Hiersemann, 1973, 24 × 16, XII-148 p., 58 DM ; en souscription : 48 DM.

Parmi les nécrologes et les obituaires, ceux qui étaient en usage dans les abbayes, les cathédrales et les collégiales furent les plus connus. Mais il en a existé aussi à usage personnel. Cet ouvrage, qui reprend une thèse présentée à Fribourg en 1969, retrace l'histoire de ces derniers mémentos, qui semblent être une particularité de l'Eglise impériale. On distingue quatre périodes : celle des débuts s'ouvre à l'époque carolingienne et se continue durant tout le Xe siècle ; la première moitié du XIe siècle marque une expansion croissante qui atteint son apogée durant la deuxième moitié de ce siècle. La victoire de la Papauté, suite à la querelle des Investitures, inaugure un recul, dont l'A. propose une explication très admissible. Les principaux auteurs de ces mémentos nous sont présentés : Gozbald de Wurzbourg († 855), Grimald de Saint-Gall († 872), Taginon de Magdebourg († 1012), Thietmar de Merseburg († 1018), Samuel de Weissenburg († 1097), Bernold de Constance († 1100). Mais, à côté d'eux, d'autres figurent également, dont plusieurs personnalités liégeoises et stavelotaines. Pour l'histoire liturgique et celle de la mentalité religieuse au moyen âge, une étude comme celle-ci est capable d'ouvrir de larges horizons. — R. Mols, S.J.

Germania Sacra. Die Bistümer der Kirchenprovinz Magdeburg. Das Erzbistum Magdeburg. Band I. Teil 2. **Die Kollegialstifte.** Edit. G. WENTZ et B. SCHWINEKÖPFER. Berlin, W. de Gruyter, 1972, 25 × 18, p. 589-**1026, 320 DM pour les parties 1-2.**

Cette seconde partie de l'ouvrage consacré au diocèse de Magdebourg continue la pagination de la précédente ; ses 200 dernières pages sont entièrement occupées par l'index des noms propres figurant dans les deux sections. Le corps de celle-ci concerne les quatre chapitres collégiaux de la ville : Saint-Sébastien, Saint-Nicolas, Saints-Pierre et Paul, Saint-Gangulphe. Comme on le sait, la *Germania Sacra* (cf. *NRT*, 1963, 1101 ; 1968, 214 s. ; 1970, 996 s.) se présente comme un vaste répertoire, logiquement et systématiquement ordonné, de tous les renseignements disponibles sur les principales institutions ecclésiastiques de l'Ancien Régime en Allemagne. Tout autre chose qu'un récit destiné à la lecture. Le présent recueil suit un plan fixé à l'avance et comprenant : divers points d'heuristique (sources, bibliographie, monuments conservés, archives et bibliothèques) ; un résumé historique depuis la fondation du chapitre jusqu'à son passage à la Réforme en 1567 ; des détails sur l'organisation et le fonctionnement du chapitre, sur l'activité de ses principaux membres et dignitaires, sur le régime financier des bénéfices et sur la sigillographie ; l'énumération des possessions foncières et des revenus, celle des églises et chapelles dépendantes ; la liste de toutes les personnes lui ayant appartenu, rangées par fonction puis en ordre chronologique, avec tout ce qu'on sait de leur curriculum vitae. Pour les quatre collégiales, cela fait plus de 250 pages de détails accumulés avec mention des références. Trois collégiales sur quatre ayant perdu leurs anciennes archives, sans doute lors du terrible incendie de la ville durant la guerre de Trente Ans, ce travail de reconstitution fut singulièrement lourd. Il n'en est que plus méritoire, vu la belle tenue du résultat obtenu. — R. Mols, S.J.

Kl.-J. Herrmann. — **Das Tuskulanerpapsttum (1012-1046).** Benedikt VIII, Johannes XIX, Benedikt IX. Coll. Päpste und Papsttum, 4. Stuttgart, A. Hiersemann, 1973, 24 × 16, VII-220 p., 84 DM.

Ce tome 4 d'une collection nouvelle traite des trois papes ayant appartenu à la dynastie de Tusculum. Leurs pontificats ont couvert une bonne partie de la première moitié du XIe s. Dans l'ensemble les historiens se sont montrés très sévères à l'égard de ces papes. On leur a reproché de n'avoir été que des fantoches sans conscience dans la main des chefs de leur dynastie. Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'auteur de cet ouvrage n'a point pris plaisir à hurler avec les loups. On parlerait même d'un timide essai de réhabilitation, du moins quant à la politique suivie par ces papes et qui fut nettement orientée vers l'expansion de l'Eglise. C'est au bénéfice de celle-ci qu'ils ont usé du crédit que leur assurait leur appartenance à une famille noble et influente. A l'égard des empereurs germaniques, ils ont ébauché une politique de collaboration et nullement de servilité, et ils ont soutenu tant qu'ils pouvaient l'extension de l'influence romaine vers l'Italie méridionale. Leur manière d'agir avec les grands dignitaires ecclésiastiques des pays d'Occident visait à renforcer l'autorité du Siège de Rome ; par leurs prises de position en matière d'exemption des grands monastères, surtout de Cluny, ils ont ménagé des appuis au mouvement de la réforme grégorienne qui devait survenir une génération plus tard. Tout cela se trouve exposé en une suite de huit chapitres qui englobent chacun d'un point de vue différent la totalité des trois pontificats. L'étude se fonde sur le dépouillement de toutes les sources disponibles ; elle est suivie d'un appendice où se trouve examiné à la loupe le problème de la datation des pontificats. Modèle de déduction chronologique à proposer aux candidats historiens. — R. Mols, S.J.

Per la storia della « libertas ecclesiae ». Coll. Studi Gregoriani, 9. Rome, Libr. Ateneo Salesiano, 1972, 25 × 18, XII-715 p., 14.000 lires.

Pour la seconde fois les *Studi Gregoriani* consacrent un recueil à l'histoire de la « libertas Ecclesiae ». Ce volume est dédié à la mémoire du fondateur de la collection l'historien G. B. Borino salésien (1881-1966), dont la carrière

et les œuvres principales sont présentées par O. Bertolini et dont un autre de ses confrères, O. Capitani, invite les historiens à poursuivre le labeur scientifique. Les articles sont au nombre de 15 (8 en allemand, 5 en anglais, les autres en italien et en français) : pour la plupart, des monographies d'allure hautement technique. Nous nous bornons à signaler les travaux les plus importants par leur objet, leur portée ou les qualifications de l'auteur. Le décret de Nicolas II sur les élections pontificales (1059) fut une des pièces maîtresses de la réforme grégorienne. Il comprend un passage de quatre lignes marquant une dérogation en faveur du roi Henri et de ses successeurs sur le trône impérial. Le sens et la portée de ce texte sont discutés par W. Sturner (37-52). R. Somerville présente un document nouveau concernant l'affaire de Béranger de Tours (53-76). Un bon exposé d'ensemble des rapports entre Grégoire VII, la royauté et l'Eglise anglo-normande est donné par H. E. J. Cowdrey (77-114). Le principe d'inaliénabilité, dont l'importance juridique et canonique est manifeste, fut étudié par les médiévistes surtout à partir du XIIe s. ; le grand connaisseur des institutions du moyen âge, W. Ullmann, montre la place qu'il occupe déjà chez Grégoire VII (115-140). La réforme grégorienne, surtout dans ses rapports avec la renaissance de la vie canoniale, fait l'objet de plusieurs études : A. Nitschke (141-166), T. Schmidt (199-222), G. Denzler (223-238), R. Knox (419-466), ce dernier traitant en détail de l'évolution du droit canon à cette époque. Dans la même ligne du droit, l'édition d'une lettre de Bruno de Segni permet à G. Fransen de proposer quelques réflexions sur l'étude des collections canoniques (515-533). Une miniature du *Codex Gertrudianus* représente la visite faite à Rome, en 1075, par le grand duc de Kiew et son épouse ; une notice de M. F. Murjanoff en explique la signification et en donne une reproduction (361-374). Enfin attirons spécialement l'attention sur les trois contributions dont le sujet nous paraît être le plus riche de promesses pour une meilleure compréhension du milieu médiéval. L'idée que l'on se faisait du monde telle qu'elle transparaît dans les écrits contemporains de la Querelle des Investitures, avec son opposition entre *saecularia* et *spiritualia,* voilà l'objet de l'étude « Imago Mundi » de W. Kölmel (167-198). Une confrontation entre les collections canoniques des XIe et XIIe ss et la politique économique de Grégoire VII est entreprise par J. Gilchrist (375-418). Enfin C. H. Brakel (239-312) montre quels sont les saints dont le culte fut particulièrement favorisé par les papes de la réforme grégorienne. — R. Mols, S.J.

J. Bordenave et M. Vialelle. — Aux racines du mouvement cathare : **La mentalité religieuse des paysans de l'Albigeois médiéval.** Toulouse, Privat, 1973, 22 × 17, 328 p., 52 FF.

Cette monographie archéologique de grande valeur, limitée à la moitié méridionale du département du Tarn (arrondissement de Castres), ouvre cependant des perspectives notablement plus larges. Elle oblige aussi à reviser nombre d'idées reçues touchant la nature de certains sites ; elle met directement en cause la survivance de conceptions religieuses héritées du paganisme immémorial et qui pourraient avoir subsisté jusqu'à l'époque des Cathares ou au-delà. Toute butte artificielle n'est pas nécessairement une motte féodale ; tout souterrain n'est pas forcément un refuge contre les ennemis ou les intempéries. Nos auteurs ont entrepris des fouilles systématiques et en exposent les résultats dans ce volume des Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Mazamet. Ils ont établi que des éléments de cultes chtoniens et funéraires ancestraux se sont transmis jusqu'en pleine France médiévale, se maintenant en symbiose avec les pratiques chrétiennes. La 1re partie de l'ouvrage rend compte des découvertes opérées en trois endroits : tumulus carolingien de Cabrilles, fosses, tumulus et souterrains de Fréjeville, église de Saint-Vincent d'Arnhac. La description méticuleuse est illustrée de 78 photos et de 29 planches. La 2e p. propose l'interprétation : ces fouilles ont mis au jour des témoins d'une idéologie funéraire comportant des monuments et des rites. Elle tente ensuite de reconstituer la filiation de ces croyances en fonction de l'évolution de leurs éléments. Ces conceptions ont persisté après la christia-

nisation du pays. Il n'est pas permis de sous-estimer l'influence de cette situation sur le mouvement cathare. La dernière partie donne un répertoire descriptif des monuments funéraires de l'Albigeois (96, dont les trois qui font l'objet propre de cette monographie); ils sont classés en quatre séries : monuments implantés dans les églises ou en relation avec elles ; mottes artificielles indicatives des monuments qu'elles contiennent ; monuments logés sous des sites naturels ; monuments situés dans ou près des habitations. Une carte montre leur emplacement ; plus des trois quarts se concentrent sur un cinquième de l'aire du département du Tarn, mais cette différence de densité peut ne tenir qu'au fait d'explorations plus systématiquement menées en certains secteurs. Aux archéologues de la région il reste encore beaucoup à explorer. — R. Mols, S.J.

Les évêques, les clercs et le roi (1250-1300). Coll. Cahiers de Fanjeaux, 7. Toulouse, Privat, 1972, 18 × 14, 480 p., 44 FF.

Par rapport aux Cahiers précédents (cf. *NRT*, 1968, 435 ; 1970, 995 ; 1972, 876 s.), celui-ci présente deux caractéristiques qui vont dans le sens d'un élargissement. Gardant toujours son centre d'intérêt en Languedoc mais tenant compte des liens qui unissaient, dès l'époque étudiée, cette région et la Provence, il contient des études intéressant le versant oriental du Rhône. Et l'objet même des monographies se détache de la Croisade contre les Albigeois pour englober toute l'évolution du Languedoc au XIIIe s. Les 13 études de ce cahier envisagent trois aspects de l'histoire du clergé : évêques et prélats, épiscopats et chapitres, éducation et mentalité cléricales. Parmi les auteurs figurent les noms les plus connus du palmarès de l'historiographie du Midi. Chercheur patenté, Y. Dossat signe trois travaux. Premièrement la biographie d'un grand prince de l'Eglise, Guy Foucois, d'abord haut fonctionnaire de la Couronne puis évêque du Puy et archevêque de Narbonne, et, enfin, pape sous le nom de Clément IV (détails intéressants sur ses relations avec le roi saint Louis et son frère Alphonse de Poitiers). Les rapports de ce dernier avec le clergé font l'objet d'une deuxième étude, encore plus documentée. Puis une recherche très originale est intitulée « patriotisme méridional du clergé au XIIIe siècle » : patriotisme occitan, à base dialectale, fortement nourri par les excès de la Croisade de Simon de Montfort. H. Gilles fait comprendre la situation du clergé « entre le roi et l'Eglise ». — Une double étude complète sur les évêques de la province de Narbonne de 1249 à 1317 a été rédigée conjointement par B. Guillemain et C. Martin. Elle traite de leurs origines sociales, intellectuelles et ecclésiastiques puis des modalités des élections épiscopales. — Une autre contribution d'ensemble, sur les nominations et l'origine des évêques des provinces d'Aix et d'Arles, est due à E. Baratier. — Est-il possible de mourir à 23 ans après avoir été franciscain et évêque de Toulouse ? J. Paul répond à la question en présentant saint Louis d'Anjou († 1297). — Au XIIIe s., Marseille eut trois évêques et une série de prévôts originaires du Languedoc ; P. Amargier nous renseigne à leur sujet. — Le rôle des synodes dans la formation du clergé est exposé par O. Pontal : très instructif du point de vue moral et pastoral. — La section « Episcopats et Chapitres » renferme trois études très documentées et spatialement circonscrites : la seigneurie temporelle de l'archevêque dans la ville de Narbonne (J. Caille); la restitution des dîmes dans le diocèse d'Albi (J. L. Biget); le chapitre cathédral d'Agde (R. Foreville). — R. Mols, S.J.

Les mendiants au pays d'oc au XIIIe s. Même coll., 8, 1973, 448 p., 48 FF.

Sujet tout indiqué pour un colloque de Fanjeaux : la France du Midi a connu une efflorescence précoce des ordres mendiants ; elle fut le berceau de l'un d'entre eux. Les six premiers rapports ici publiés sont de caractère général : diffusion des mendiants dans le Midi (C. Ribeaucourt, collaboratrice de l'enquête d'ensemble entreprise par J. Le Goff sur les rapports historiques entre cette diffusion et le mouvement d'urbanisation au moyen âge ;

p. 30-31, représentation cartographique de cette extension pour chaque décennie du XIIIe s.); puis l'essor pris respectivement par les quatre grandes familles de mendiants au pays d'oc : dominicains (P. Vicaire), franciscains (F. R. Durieux), Grands carmes de Toulouse (S. Lesur), augustins (E. Ypma); comparaison très suggestive entre la France du Nord et celle du Midi (J. Le Goff). Suivent sept monographies : développement des mendiants dans l'Aude et l'Ariège (A. Cazenave); mouvement mendiant à Marseille (E. Baratier); histoire de deux groupes de mendiants supprimés par le concile de Lyon II (1274), les Frères Sachets et les Frères Pies (M. de Fontette); histoire des clarisses dans le Midi (A. Bocquet), des religieuses de Sainte-Claire à Béziers (J. Vinas), des dominicaines de N.D. de Nazareth à Aix (N. Coulet); opposition des ordres anciens à l'installation des mendiants (Y. Dossat). Les cinq derniers travaux concernent divers aspects des courants spirituels et de l'apostolat des mendiants : le « Livre des Paroles » de Robert d'Uzès (1263-1296) (P. Amargier, qui a entrepris de traduire ce texte de type apocalyptique); ministère de la confession chez les Frères Prêcheurs (C. Carozzi ; étude des plus intéressantes, notamment en raison du contexte : la pratique de la confession annuelle rendue obligatoire par le IVe concile du Latran, en 1215, et l'insuffisante préparation du clergé local à l'administration du sacrement); divergences au sein de l'ordre de saint François dans le Midi et en Italie (R. Manselli); Louis d'Anjou, dont la spiritualité reflète l'union de l'évangélisme et du franciscanisme (J. Paul); comment l'influence des franciscains supplanta celle des Vaudois à Montauban (Y. Dossat). — R. Mols, S.J.

La naissance et l'essor du gothique méridional au XIIIe siècle. Même coll., 9, 1974, 18 × 14, 405 p.

L'ensemble de ces 14 contributions savantes confirme d'abord l'existence même du « gothique méridional » comme forme nettement spécifiée de style architectural ; il met en lumière ses propriétés, et d'abord le type de « la grande église à nef unique et large, voûtée d'ogives » (le problème et sa solution typique à la cathédrale de Toulouse ; V. Paul, D. Drocourt) et montre le rôle des ordres mendiants dans la création de cette architecture (M. Durliat, Y. Carbonell-Lamothe). A ces exposés plus généraux s'ajoutent des monographies sur divers monuments (spécialement l'église des Jacobins de Toulouse), l'inspiration des architectes, le financement des bâtisses et autres problèmes économiques, les couvents des mendiants, l'histoire des constructions et celle d'une confrérie toulousaine (avec édition de textes) (P. Héliot, V. Mencl, J.-L. Biget, M. Prin, M.-H. Vicaire, Y. Dossat, S. Lesur). L'originalité du gothique méridional est encore illustrée par des études sur la sculpture à Carcassonne et le vitrail dans le Languedoc (M. Pradalier-Schlumberger, J.-P. Suau). Encadrés par une introduction et une conclusion synthétiques (du P. Vicaire et de M. Durliat), ces travaux érudits s'accompagnent de nombreuses références, de 10 photographies hors-texte et de 20 plans ou schémas. Pour l'ensemble de ce volume, un des plus importants de la série, un précieux index des lieux, des personnes et des choses. — L. J. Renard, S.J.

L. Boisset. — **Un concile provincial au treizième siècle. Vienne 1289.** Eglise locale et société. Coll. Théologie historique, 21. Paris, Beauchesne, 1973, 21 × 14, 360 p., 63 FF.

Il se tint en France, rien qu'au XIIIe s., une petite centaine de conciles provinciaux. Pourtant cette institution est encore très mal connue. Aussi la publication de L.B. représente-t-elle pour l'histoire conciliaire une chance inespérée. Au XVIIIe s. les Actes du concile ici étudié, avec ses 68 canons et les sceaux des évêques présents, étaient conservés aux archives de la cathédrale de Viviers. Le 30 nov. 1793 le citoyen commissaire Flaugergues eut mission de rechercher et de brûler ces « signes honteux de notre ancien esclavage » ; les archives furent livrées aux flammes, mais une averse pro-

videntielle empêcha leur anéantissement. Sauvés du feu, nos Actes aboutirent aux archives parisiennes de Saint-Sulpice. Le regain d'intérêt pour les études conciliaires suscité par Vatican II détermina leur publication. Le présent ouvrage consiste donc dans l'édition intégrale du texte, avec sa traduction en regard (pp. 219-325); les notes renvoient aux conciles antérieurs dont celui-ci s'inspira. Comme dans la plupart des textes similaires anté-tridentins, les canons se succèdent, sans plan logique, suivant l'ordre des débats. Le reste du volume contient une présentation et un commentaire historique : introduction générale sur les conciles provinciaux du XIIIe s. (spécialement importants ceux de Valence 1248 et de Bourges 1276, réunis par des légats); transmission du document et son authenticité ; copies et éditions anciennes ; la province ecclésiastique de Vienne (un chapitre très étendu : la carte politique, la vie sociale et religieuse, la personnalité des six évêques); célébration du concile ; analyse critique et explicative du texte ; sources de la législation de Vienne, thèmes principaux discutés (liturgie et sacrements, clercs et bénéfices, immunités); accueil fait à ces statuts dans les diocèses, surtout Genève et Die ; leur influence sur la législation synodale ultérieure. La conclusion situe les conciles provinciaux du XIIIe s. dans le mouvement ecclésial de l'époque. En appendice, le relevé des citations de ce concile dans des documents postérieurs ; la liste des abbés siégeant à Vienne ; les correspondances entre les statuts, le décret de Gratien et les décrétales ainsi qu'avec les actes d'autres conciles ; cinq cartes géographiques. Un excellent travail, précieux pour les historiens et les canonistes. — R. Mols, S.J.

J. Zunzunegui Aramburu. — **Bulas y cartas secretas de Inocencio VI (1352-1362).** Coll. Monumenta Hispaniae Vaticana, Sección Registros, III. Rome, Instituto Español de Historia Eclesiástica, 1970, 24 × 17, xxxiii-496 p.

Les M.H.V. forment une collection éditant tous les documents pontificaux historiques relatifs à l'Espagne. Avec le présent volume la période des papes d'Avignon y prend place pour la première fois. Le quatrième de ces pontifes, Innocent VI, ouvre la série. Sans doute l'Ecole Française de Rome a-t-elle entrepris dès 1959 l'édition des regestes de ce pape. Mais le plan des deux ouvrages et leur objet sont assez différents, et ils ne font que partiellement double emploi. Ce volume-ci contient l'édition de 460 pièces datées du 8 janvier 1353 au 1er août 1361. Toutes furent expédiées d'Avignon ou de Villeneuve lès Avignon, où le pape séjournait durant quelques mois d'été. Les problèmes envisagés sont principalement diplomatiques (concernant surtout le maintien de la paix entre la Castille et l'Aragon), personnels (concession de privilèges, nominations, sauf-conduits) et financiers (questions de rentes, de cens, de dépouilles). Il faut y ajouter une correspondance très fournie provoquée par les écarts de conduite du roi Pierre de Castille. Les textes sont édités d'après la nature des pièces conservées, minutes ou originaux. Les éditions déjà existantes sont signalées. Un prologue d'une trentaine de pages donne aussi une vue d'ensemble de l'organisation et du fonctionnement de la chancellerie pontificale à l'époque des papes d'Avignon. Cette synthèse sera la très bienvenue pour ceux qui ne peuvent pas recourir facilement aux ouvrages spécialisés de diplomatique pontificale. — R. Mols, S.J.

K. J. Klinkhammer, S.J. — **Adolf von Essen und seine Werke.** Der Rosenkranz in der geschichtlichen Situation seiner Entstehung und in seinem bleibenden Anliegen. Eine Quellenforschung. Coll. Frankfurter theologische Studien, 13. Francfort-s/M., J. Knecht, 1972, 23 × 16, xix-434 p., 48 DM.

Cet ouvrage est le fruit d'une vingtaine d'années de recherches documentaires dans un domaine spécialement intéressant mais très ardu de l'histoire

de la piété chrétienne, celui des origines du rosaire. Une fois de plus la vieille légende mettant en cause saint Dominique se trouve bel et bien enterrée. Et l'inconsistance de plusieurs autres hypothèses est mise en lumière. Sans prétendre livrer le dernier mot du problème, l'A. pose une série de jalons auxquels l'histoire de la dévotion mariale devra désormais se tenir. Le rosaire naquit, à l'aube du XVe s., à Trèves, dans le couvent des chartreux. Il résulte de l'initiative conjuguée d'Adolphe d'Essen et de Dominique de Prusse. Par l'intermédiaire des maisons régnantes de Lorraine et de Berg et l'intervention du dominicain Alain de la Roche, il se répandit rapidement comme dévotion privée et donna lieu à la création de confréries, dont celle de Cologne, depuis 1475, joua un rôle de premier plan. Notons que dans la perspective de l'A. le rosaire est une dévotion résultant de la conjonction de deux éléments : un enchaînement de prières vocales, surtout des *Ave* encadrés par des *Pater* et des *Gloria,* et la méditation successive des mystères de la vie du Christ dans leur rapport avec la vie de Notre-Dame. Chacun de ces deux éléments se rencontre évidemment à l'état séparé bien avant le XVe s. L'ouvrage qui nous propose ces conclusions se divise en deux parties : un exposé (1-113) et une publication de textes (117-279) ; suivent les notes (plusieurs milliers) et, en appendice, une biographie d'Adolphe d'Essen, écrite au XVIIIe s. La première partie fait connaître la vie et les œuvres d'Adolphe d'Essen († 1439) et la part qu'il prit dans les origines du rosaire. Les textes (inédits jusqu'ici) comprennent : une Vie de Marguerite de Lorraine ; la forme primitive du « Unser Frauwen Marien Rosengertlin », avec les additions postérieures ; le « De commendatione Rosarii » (1434) ; les Vingt Exemples et les Visions ; une longue série de « clausulae » destinées à insérer la formulation du mystère dans la récitation de l'*Ave* (suivant un usage encore en honneur des pays allemands). On constate que la première forme du rosaire se composait d'un enchaînement de 50 *Ave,* à chacun desquels était attaché un point de méditation, tout l'ensemble étant précédé du groupe *Credo, Pater,* 3 *Ave, Gloria.* Pour aider la mémoire, on distribua les *Ave* en dizaines, portant à 15 le nombre de celles-ci. Cette modification pourrait être due à Alain de la Roche, avec la distinction entre les trois séries de mystères. Dans un ouvrage si dense et si riche, on ne s'étonnera pas de relever quelques inadvertances. Ainsi, en sa qualité de Breton, Alain de la Roche entra chez les Frères Prêcheurs non pas à Dinant (sur Meuse) mais à Dinan (87). Et comment affirmer que la manière propre aux peuples latins de réciter le rosaire ou le chapelet commence ex abrupto par la première dizaine (77) ? — R. Mols, S.J.

P. A. SIGAL, *Les marcheurs de Dieu.* Pèlerinages et pèlerins au Moyen Age. Coll. U Prisme, Histoire, 39, Paris, A. Colin, 1974, 16 × 12, 160 p. Démarche où la dévotion s'exerce et s'exprime avec une vitalité qui se renouvelle sous nos yeux comme elle l'a fait d'âge en âge au sein de tant de religions, le pèlerinage a comporté, dans la chrétienté médiévale, plusieurs significations et motivations souvent conjuguées, parfois divergentes. Elles sont analysées dans la 1re partie de cet ouvrage, de la *peregrinatio* primitive, forme de rupture avec le monde, à quoi s'ajoute le zèle missionnaire, jusqu'à la demande de telle ou telle faveur, en passant par les motifs de pénitence, la vénération des reliques, etc. La 2e p. décrit le déroulement du pèlerinage avec ses diverses particularités : insignes et statut juridique du pèlerin, saisons préférées, étapes ; l'A. ne manque pas de mettre au point la notion trop souvent schématisée de « routes des pèlerins ». Il consacre la 3e p. aux grands pèlerinages du moyen âge : Rome, Jérusalem, Saint-Martin de Tours, Compostelle, ceux du Mont Gargan et du Mont-Saint-Michel, les pèlerinages à Notre-Dame (spécialement en France, où ils se multiplient à partir du XIIe s.). L'étude bibliographique (149-159) révèle la complexité du sujet et le caractère encore lacunaire des études qui l'ont traité jusqu'ici. On n'en apprécie que davantage le travail de l'érudit médiéviste de l'Université de Montpellier, qui offre au public une synthèse animée de mille traits précis et agréable à lire. — A.L.

P. SÉRANT, *Le Mont-Saint-Michel ou l'Archange pour tous les temps.* Coll. Hauts lieux de spiritualité, Paris, Ed. S.O.S., 1974, 21 × 13, 239 p. Quatre volumes de cette collection ont été présentés par la *NRT* (1973, 1013 ss). Au talent de l'A., publiciste aux intérêts multiples, et à ses contacts personnels avec l'actuel animateur du centre religieux que l'antique Abbaye est enfin redevenue, nous devons une initiation vivante à la connaissance du Mont-Saint-Michel : les abords et le site, les souvenirs des rites païens accomplis en cet endroit, la naissance, au début du VIIIe s., du culte local de saint Michel — ici la légende s'entrelace à l'histoire —, les constructions successives, la dégradation du monument surtout depuis la Révolution, sa résurrection commencée au siècle dernier (ch. I-IV). Les ch. V-VII offrent un raccourci sur l'angélologie chrétienne et le développement du culte de l'Archange Michel en Occident ainsi que sur les différents symbolismes qui s'y attachent. Vient ensuite l'histoire de l'Abbaye elle-même : sa communauté monastique, ses domaines, la part du merveilleux dans la petite histoire du sanctuaire, les témoignages de la littérature médiévale à son sujet (ch. VIII-XI). Un chapitre est consacré aux prisonniers que le Mont-Saint-Michel fut contraint d'abriter à partir de Louis XI et à la prison d'Etat à quoi il servit depuis la Révolution jusqu'en 1864. C'est enfin la restauration, la célébration du millénaire (1965-1966) et, plus récemment, le rétablissement d'une communauté qui réside en permanence sur place et exerce une hospitalité apostolique au bénéfice des pèlerins et visiteurs. — A.L.

Millenium Dioeceseos Pragensis 973-1973. Beiträge zur Kirchengeschichte Mitteleuropas im 9.-11. Jahrhundert. Coll. Annales Instituti Slavici, 8, Vienne-Cologne-Gratz, H. Böhlaus Nachf., 1974, 24 × 17, 126 p., 32 DM. Ce volume de la collection publiée sous la direction de Franz Zagiba par l'Institutum Salisburgo-Ratisbonense Slavicum réunit neuf monographies savantes. Les premières abordent les sujets suivants : la Pannonie au IXe s., l'établissement de l'Eglise latine en Bohême, saint Guy (Veit ou Vitus) patron de la Bohême, un parallèle entre l'organisation ecclésiastique de la Bohême et de la Pologne et celle de la Hongrie au Xe s. Suivent une analyse d'un ms. de la Bibliothèque de Heiligenkreuz (Autriche) comme source d'histoire régionale, et une contribution à l'histoire des diocèses de Meissen et de Prague d'après la bulle *Si semper sunt* de 968. Les derniers travaux concernent la liturgie : indications sur son état en Bohême aux origines du diocèse de Prague, sur l'emploi du rite propre du patriarcat d'Aquilée en Bavière au début du IXe s., sur le chant liturgique à la fin du XIe s. dans les régions danubiennes. Autant d'études qui illustrent entre autres choses la position particulière de la Bohême quant aux relations entre l'Eglise d'Occident et les Eglises orientales, ainsi que les influences méridionales exercées en Europe Centrale. — A.L.

Duc DE CASTRIES, *La conquête de la Terre Sainte par les croisés.* Vue d'ensemble. Coll. Le mémorial des siècles, Paris, A. Michel, 1973, 20 × 13, 496 p. Dans ce volume on trouve, traduits en français, quelques grands textes touchant l'histoire des Croisades : le discours improvisé du pape Urbain II au concile de Clermont, dans la version de Robert Moine et celle, sensiblement différente, de Foucher de Chartres ; les souvenirs d'Anne Comnène, extraits de son œuvre l'*Alexiade* ; le récit de la prise et du sac d'Antioche par Robert Moine (auteur de la plus ancienne histoire complète de la Première Croisade) ; la relation de Guillaume de Tyr sur la prise et le sac de Jérusalem ; le témoignage de Nicétas Choniate, témoin oculaire de l'événement, sur la prise et le sac de Constantinople ; les souvenirs d'Odon de Deuil sur la Croisade de Louis VII, dont il fut le chapelain et qu'il suivit en Terre Sainte. A ces textes chrétiens l'éditeur a joint quelques extraits d'historiens arabes, dans la traduction de J. T. Reinach. On appréciera la remarquable fresque d'introduction sur l'ensemble de la conquête de la Terre Sainte, par le duc de Castries, et les quelques pages de G. Walter sur le rôle des capitalistes italiens dans cette entreprise. Un « calendrier du siècle », une chronologie des Croisades, des cartes géographiques, un aperçu

bibliographique complètent cet ouvrage, qui se présente ainsi comme une excellente initiation à l'une des pages les plus fameuses de l'histoire. — H.J.

L. DAILLIEZ, *Jacques de Molay dernier maître du Temple.* Coll. Esotérisme d'aujourd'hui, Paris, R. Dumas, 1974, 21 × 14, 208 p., 33 FF. En ces trois dernières années l'A. a consacré aux Templiers plusieurs publications ; celle-ci s'annonce comme « une vie véritable » de Jacques de Molay et une étude de son cas ; elle fait état d'une immense documentation, rassemblée en particulier par la Commission Internationale d'Histoire sur l'Ordre du Temple et les Ordres militaires. S'affranchissant des idées reçues, l'A. s'attache à dégager les faits certains du fatras des légendes et à analyser les motivations des protagonistes de l'affaire du Temple : Philippe le Bel, le grand responsable, Clément V, manœuvré par le roi, et le Grand Maître, vaillant soldat, chrétien et religieux fidèle, mais chez qui les dons de chef apparaissent ici comme inférieurs aux redoutables exigences de la situation. Le récit, appuyé d'amples et nombreuses citations, accompagné de notes multiples et d'une bibliographie, retrace la carrière du personnage et suit le dédale des procès. Il relève les incorrections de forme et tout ce qui détourne de prendre au sérieux les accusations massives accumulées contre les Templiers, les témoins à charge, les aveux souvent extorqués. La protestation tardive du Grand Maître lui valut l'atroce supplice du 11 mars 1314. Le lecteur, même s'il admet les faits tels que L.D. les présente, sera porté à nuancer le jugement sévère porté en conclusion sur Molay. Il regrettera par ailleurs que le souci littéraire et la toilette textuelle du livre ne soient pas à la hauteur de la rigueur scientifique dont celui-ci se réclame : on ne s'explique pas le nombre-record des *corrigenda* qui seraient à signaler (orthographe, stylistique, etc.) et ne se réduisent pas à des coquilles de typographe. — A.L.

ÉPOQUE MODERNE

P. MATHESON. — **Cardinal Contarini at Regensburg.** Oxford, Clarendon Press, 1972, 22 × 14, x-193 p., £ 3.25.

Un livre qui sera accueilli avec sympathie et lu avec intérêt par tous ceux qui cherchent dans l'histoire des épisodes précurseurs du mouvement œcuménique actuel. Celui de la Diète de Ratisbonne, en 1541, est bien connu des historiens. Mais ils apprécieront l'excellente synthèse que donne cette thèse de doctorat qui suit le déroulement des événements et met en lumière l'attitude des principaux protagonistes, avant tout le cardinal Contarini, légat de Paul III. On sait qu'après une décennie de relative inertie des autorités romaines, l'avènement d'Al. Farnèse donna le signal d'une promotion effective de la Réforme catholique. Le Concile de Trente devait en être l'aboutissement ; mais la voie conciliaire étant encore bloquée par la situation internationale, il s'imposait de toute urgence de remédier aux effets de la déchirure confessionnelle interne de l'Allemagne. Charles-Quint surtout, conseillé par Granvelle, poussait dans cette direction. La Diète annuelle devant se réunir en 1541 à Ratisbonne, un projet de colloque religieux entre représentants catholiques et réformés fut mis au point. Paul III eut l'heureuse inspiration d'y envoyer comme légat Contarini, dont les qualités de négociateur, la largeur de vues et la fermeté doctrinale assuraient à l'entreprise des chances de succès. Bien sûr le légat n'assista pas aux conversations proprement dites : celles-ci se déroulèrent entre trois « collocuteurs » catholiques, Eck, Gropper et Pflug, et trois réformés, Mélanchthon, Bucer et Sturm. Mais avant et après les rencontres les catholiques prenaient langue chez le légat et lui faisaient rapport. On sait qu'après avoir conduit à bonne fin un accord de principe sur la justification, les collocuteurs ne purent s'entendre ni sur l'interprétation de l'Ecriture ni sur l'Eucharistie. Ratisbonne fut un échec. L'A. explique très clairement comment la responsabilité n'en saurait aucunement être imputée à Contarini, et il termine son exposé en caractérisant l'attitude du légat, dont

l'orthodoxie et la fidélité au pape ne peuvent être mises en question. — R. Mols, S.J.

G. Liberali. — **Documentari sulla Riforma cattolica pre e post-tridentina a Treviso (1527-1577) : I. Le « dinastie » ecclesiastiche dei Cornaro della « Chà Granda »**, 1971. — **II. Il « papalismo » dei Pisani « dal Banco »**, 1971. — **III. L'« aspettativa » dei vescovi eletti e l'amministrazione perpetua dello zio Card. Francesco Pisani (1527-1570)**, 1971. — **IV. Giorgio Cornaro : creatura del Borromeo ?**, 1971. — **V. Le origini del Seminario diocesano**, 1971. — **VI. La restaurazione dello « stato ecclesiastico »**, 1974. 6 vols, Trévise, Biblioteca del Seminario Vescovile, 24 × 17, 69, 144, 220, 200, 178 et 374 p.

Ces six beaux volumes sont dus à de méticuleuses recherches en de nombreux fonds d'archives et à un savant travail d'élaboration ainsi qu'à l'intervention de divers mécènes. Non seulement ils publient quantité de pièces inédites : plus de 110 « documents » (400 pages en caractères petits mais très lisibles), mais ils présentent une suite de monographies érudites, abondamment annotées, qui illustrent avec beaucoup de rigueur, de clarté et d'animation l'exercice du gouvernement ecclésiastique au XVIe s., spécialement dans le domaine vénitien. L'ensemble réalise une réelle unité, centrée sur le diocèse de Trévise et le prélat qui le dirigea effectivement de 1564 à 1577 (après 53 ans durant lesquels on n'y avait point vu résider son titulaire), Giorgio Cornaro, évêque nommé dès 1538, à l'âge de 15 ans, et à ce titre Père du concile de Trente (appelé *Cornelius* dans les *Acta*). Il fut le « premier évêque tridentin » de Trévise. L'A. commence par le situer dans les « dynasties ecclésiastiques » des Cornaro et des Pisani, familles du patriciat vénitien, où mitres et chapeaux rouges passèrent maintes fois d'oncle à neveu (cf. le précieux tableau généalogique inséré au vol. I). Le vol. II remonte à un oncle maternel de G.C., le cardinal Francesco Pisani (1494-1570) et retrace sa carrière mouvementée : créature de Léon X, très engagé dans l'affaire de la Sainte Ligue contre les Espagnols, longtemps otage de ceux-ci, nommé en 1524 évêque de Padoue et resté administrateur du diocèse après la nomination de son neveu Alvise Pisani (élu à l'âge de 5 ans), il fut aussi l'un des 25 candidats à l'évêché de Trévise en 1527 et se vit alors opposer l'élu du chapitre, d'où un conflit finalement résolu par un compromis singulier. Le vol. III étudie sa situation d'administrateur « perpétuel » de Padoue et de Trévise, le fait de sa non-résidence, les cas de cumul de bénéfices, le rôle des « suffragants » (dans le sens particulier que le terme pouvait prendre à l'époque ; p. 115 ss et 124 ss, listes des suffragants des deux diocèses), etc. Les volumes suivants sont consacrés à la véritable carrière ecclésiastique de G. Cornaro : nonciature en Toscane (1561 ss), participation au Concile, très efficace durant la dernière phase de celui-ci, ministère pastoral à Trévise. Là l'évêque — un évêque « quelconque » parmi les pasteurs tridentins, dit l'A. — déploya une activité réformatrice intense, particulièrement réaliste et fructueuse : synodes, visites, restauration de la dignité du culte, etc. On lui doit les débuts, modestes mais sérieux, du séminaire (vol. V) et un ensemble de dispositions qui assurèrent au clergé les conditions matérielles et autres d'une formation doctrinale solide, de la fidélité au devoir de résidence, d'une haute tenue morale et d'une action pastorale rénovée (vol. VI). Aux six « Documentari » parus, que relèvent quelques beaux hors-texte, s'en ajouteront trois autres : VII, les visites pastorales ; VIII (sous presse), les monastères, Lépante, la « peste de saint Charles » ; IX, statut personnel du clergé diocésain au XVIe s. Ainsi se complétera une contribution des plus significatives concernant la vie des institutions en une période tourmentée de l'histoire de l'Eglise. — A. Laupex.

V. L. Bernorio. — **La Chiesa di Pavia nel secolo XVI e l'azione pastorale del cardinal Ippolito de' Rossi (1560-1591).** Coll. Quaderni del

Seminario di Pavia, 7-8. Pavie, Seminario Vescovile, 1972, 24 × 17, 405 p.

Cet ouvrage prend place parmi les excellentes monographies traitant de la Réforme catholique du XVIe s. au niveau diocésain. Juste après le Concile de Trente, le diocèse de Pavie fut gouverné pendant plus de trente ans (1560-1591) par Ippolito de' Rossi, dont l'épiscopat se situe dans la ligne des grands réformateurs borroméens. Pavie faisait d'ailleurs partie du Milanais, lequel relevait alors de la couronne d'Espagne. Son université, la seule du Milanais, était renommée dans toute l'Italie du Nord. Ses titres de gloire historiques étaient nombreux, si bien que le siège épiscopal de Pavie était, de temps immémorial, considéré comme exempt. Ce qui avait entraîné un conflit entre son évêque et saint Charles Borromée. Rossi n'en était pas moins sérieusement acquis au projet de la réforme de l'Eglise. Ses interventions, comme évêque coadjuteur de Pavie, au Concile (3e période) le montrent à l'évidence. Son action personnelle dans le diocèse, quand il succéda à son oncle Giangirolamo, en 1564, confirme le chose : il veilla à avoir un clergé qualifié et à le tenir bien en mains. Avec l'aide de saint Alessandro Sauli, qui devait lui succéder, il prit toutes les mesures favorables à la montée du niveau religieux dans le diocèse : décrets de réforme promulgués aux synodes de 1566 et 1571, fondation d'un séminaire diocésain, organisation des écoles de catéchisme, etc. Toute cette œuvre réformatrice de Rossi se trouve bien décrite dans la troisième et principale partie de l'ouvrage. Avant cela, les deux autres parties donnent une description détaillée du diocèse vers 1560 et un portrait biographique du Cardinal. L'ouvrage, qui a fait l'objet d'une thèse de doctorat, est rédigé de première main à l'aide de sources très nombreuses dont les références se pressent en grappes au bas des pages. Outre le répertoire des sources et des ouvrages consultés et un plan du diocèse au XVIe s., l'appendice contient l'édition de 32 pièces originales et inédites, surtout des rapports de visites et des correspondances. Une œuvre scientifique qui mérite d'être citée comme modèle. — R. Mols, S.J.

Nuntius Antonio Albergati (1610 Mai - 1614 Mai). Edit. W. Reinhard. I-II. Coll. Nuntiaturberichte aus Deutschland. Die Kölner Nuntiatur, V/1, 1-2. 2 vols, Paderborn, F. Schöningh, 1972, 23 × 16, LVII-IV-1068 p., 245 DM.

Dans une collection qui, depuis longtemps, a fait ses preuves comme publication de documents diplomatiques intéressant à la fois l'histoire générale et celle de l'Eglise, c'est, une fois de plus, la nonciature de Cologne qui se trouve à l'honneur. Les deux gros volumes que voici ne recouvrent que les quatre premières années d'une nonciature qui devait durer onze ans. Encore le tableau d'ensemble figurant dans l'introduction révèle-t-il que la documentation compte de nombreuses lacunes. Même ainsi la consultation de ce dossier de 1096 pièces est très instructive. Elle doit, bien entendu, être précédée par la lecture de l'introduction, où l'A. nous fait connaître la personnalité et la carrière d'Antonio Albergati, l'état des sources concernant sa nonciature à Cologne, les renseignements diplomatiques et archivistiques nécessaires (y compris des reproductions photographiques de divers autographes). Ce diplomate d'Eglise se présente à nous à la fois comme un artisan de la réforme catholique, dans la lignée borroméenne, et comme un homme de carrière ecclésiastique. Les pièces publiées comprennent à la fois les missives envoyées de Rome à Cologne et les lettres expédiées par Albergati. Celles-ci sont les plus nombreuses et aussi les plus intéressantes, si l'on excepte l'instruction générale que le nonce reçut à son départ, comme de coutume, et dans laquelle on trouve un tour d'horizon systématique de la situation qu'il lui faudrait affronter. Cette correspondance, datant de mai 1610 à mai 1614, révèle où se trouvent les préoccupations des milieux romains. En cette période agitée précédant de peu la Guerre de Trente Ans, les problèmes de politique allemande et internationale tiennent la vedette. La consolidation de la réforme catholique occupe aussi une très

large place. D'ailleurs, Albergati avait l'habitude, très répandue en diplomatique, de consacrer une lettre séparée à chacun des points à traiter ; son courrier quasiment hebdomadaire comporte plusieurs missives. Ces divers documents ne sont pas publiés in extenso ; mais tout ce qui s'y trouve d'important est reproduit. Et l'éditeur donne chaque fois un résumé du contenu. Il lui arrive pourtant d'être distrait. Ainsi, au n. 35, il est question d'un siège de « Liège » : il faut bien sûr lire « Jülich » (Juliers) au lieu de « Lüttich ». — R. Mols, S.J.

W. Reinhard. — **Papstfinanz und Nepotismus unter Paul V. (1605-1621). Studien und Quellen zur Struktur und zu quantitativen Aspekten des päpstlichen Herrschaftssystems. Coll. Päpste und Papsttum, 6. 2 vols, Stuttgart, A. Hiersemann, 1974, 24 × 16, xvi-409 p., 184 DM.**

L'A., qui a déjà consacré plusieurs études à la vie de la papauté et de la curie romaine au XVIIe s. sous divers aspects sociologiques et économiques, publie ici une importante monographie sur les avantages matériels assurés, sous le pontificat de Paul V, aux proches du pape, surtout à ses deux neveux, dont un devint Cardinal Borghèse. Après un exposé bref mais précis du budget pontifical à cette époque et l'énumération des privilèges entraînant pour ces personnages des appoints financiers, les données qui nous renseignent sur leur nature et leur volume sont réparties sous quatre chefs : 1. ressources directement assurées par disposition du pape : frais d'entretien, émoluments et profits attachés à certaines fonctions... ; 2. revenus de bénéfices et de commendes, « réserves », pensions, etc. ; 3. investissements opérés par les neveux en immeubles à Rome ou dans des domaines disséminés dans la région, surtout dans le secteur de Frascati (une carte, p. 141) ; 4. évaluation (incomplète, faute de plus ample information) de la fortune familiale ; garantie de stabilité conférée par fidéicommis de Paul V... Tout cela, note la finale de l'ouvrage, sans qu'on pût reprocher au pape abus ou malversation ; il s'agit du jeu d'un « système social », à situer dans les conceptions de l'époque (une mentalité analogue ne se retrouve-t-elle pas encore en d'autres continents ?) et où s'inscrivait la pratique d'une vertu, la *pietas* familiale. Malgré le nombre et la valeur des publications existantes sur les finances pontificales, on n'en était guère, jusqu'à présent, qu'à des évaluations approximatives et conjecturales sur la dimension matérielle de l'« institution » du népotisme papal. Grâce à une enquête documentaire patiemment menée surtout dans diverses archives de Rome, l'A. réussit à présenter des résultats dûment classés et chiffrés, avec d'innombrables références à l'appui. Le tome 2 consiste dans l'édition de trois pièces importantes : 1. un état des finances pontificales en juin 1592 ; 2. comptes d'entrées et sorties du Siège Apostolique (1619) ; 3. état des revenus du Cardinal Borghèse, dressé par son comptable en juillet 1616. L'ouvrage est muni de sa bibliographie et d'un index alphabétique des noms de personnes, de lieux, etc. — A. Laupex.

Fr. von Lobstein. — **Settecento calabrese ed altri scritti.** Naples, F. Fiorentino, 1973, 29 × 23, 511 p., 40.000 lires.

Descendant d'une ancienne famille allemande mais « italianissimo » par ses goûts, familier des études historiques sur le *Mezzogiorno,* spécialement féru d'héraldique et de généalogies, le baron Fr.v.L. avait rassemblé une quarantaine de ses écrits, les uns parus dans des périodiques, les autres inédits, et consacrés à la Calabre sous l'Ancien Régime. Publié par un autre spécialiste, Aldo Pezzana, cet imposant recueil a eu l'heureuse fortune d'être édité par la Maison napolitaine F. Fiorentino, dans une présentation tout aristocratique : format, reliure, papier, typographie, illustration : 7 portraits et 13 écussons en couleurs d'une remarquable vivacité, une soixantaine de planches (armorial de plus de 400 familles, divers dessins et reproductions photographiques). En fin de volume, 15 tableaux généalogiques en dépliants, un copieux index onomastique et toponymique. L'A. a exploité en particulier

de nombreux fonds d'archives et il multiplie les citations souvent savoureuses. Ses articles monographiques, très brefs, nous renseignent sur des institutions de l'époque (surtout le XVIIIe s.), avec les imbrications du civil et de l'ecclésiastique, les usages, tel aspect du gouvernement des Bourbons, spécialement certains gestes de « providence » paternaliste. L'historien trouvera aussi maintes précisions sur la biographie d'un personnage, l'histoire d'une famille, d'une cité, d'un diocèse, d'une fondation charitable, des détails sur des événements comme le tremblement de terre qui, en 1873, ravagea Scilla et une partie de la Calabre, faisant environ 30.000 morts. Des pages de ce recueil, qui associe l'esthétique à l'érudition et qui s'ouvre par des réflexions sur la notion de noblesse, s'exhale comme le parfum intensément évocateur d'une époque révolue. — S. Hilaire.

P. BLET, S.J. — **Les assemblées du clergé et Louis XIV de 1670 à 1693.** Coll. Analecta Gregoriana, 189. Series Facult. Hist. Eccl., Sect. A, 11. Rome, Univers. Grégor., 1972, 24 × 16, xx-633 p., 10.000 lires.

Treize ans après *Le Clergé de France et la Monarchie*. Etude sur les Assemblées Générales du Clergé de 1615 à 1666 (1959 ; cf. *NRT*, 1963, 1106), le professeur de la Grégorienne, spécialiste en la matière, publie un ouvrage qui débute avec l'Assemblée ordinaire de 1670, atteint son point culminant à la fameuse Assemblée extraordinaire de 1682 et s'achève sur la conclusion du conflit gallican en 1693. Il s'étend donc sur un petit quart de siècle, situé tout entier dans le règne de Louis XIV. Période fertile en événements graves et importants tant sur le plan politique que sur le plan religieux : affaires des quartiers et de la régale ; conflit ouvert entre Louis XIV et Innocent XI, avec son point de rupture, la Déclaration des Quatre Articles, qui devait hypothéquer longtemps et lourdement les relations entre Rome et la France ; orientation anti-huguenote de la politique royale conduisant à la révocation de l'Edit de Nantes ; modus vivendi final négocié entre le Saint-Siège et la France. Toute cette période avait déjà été largement étudiée par les historiens, mais rarement de façon tout à fait objective. Jusqu'ici on avait par trop privilégié les sources littéraires, au grand dam de la fidélité au réel. L'A. s'est adressé de préférence aux documents administratifs, judiciaires et diplomatiques. Il n'entend point composer toute une histoire de l'Eglise de France à cette époque, mais seulement exposer les vicissitudes des relations entre cette Eglise, représentée par ses Assemblées, et la royauté, incarnée en Louis XIV. Mais, comme bien l'on pense, un troisième acteur, le Souverain Pontife, n'était jamais absent de ces relations. Celles-ci seront donc triangulaires. Durant les cinq premières années, aucun problème majeur ne vient les troubler ; à partir de 1675 les nuages s'amoncellent ; avec Rome les rapports se tendent. C'est seulement en 1693 qu'interviendra une détente. Le récit de ce conflit et de ses péripéties occupe plus de la moitié de l'ouvrage : 9 chapitres sur 16 ; une part pour l'affaire de la régale, l'autre pour l'Assemblée générale de 1682 et les Quatre Articles. La narration entre dans le détail ; elle se base sur l'examen approfondi et critique de toutes les pièces d'archives ; l'exposé est clair, précis et nuancé. La conclusion veut ramasser en douze pages un jugement pondéré sur les trois principaux acteurs en présence : l'épiscopat, les papes et Louis XIV. Les évêques sont de grands seigneurs, très cultivés, conscients d'appartenir au premier ordre du royaume et d'être les successeurs du collège apostolique, soucieux de réduire l'hérésie huguenote et de défendre les libertés gallicanes, chatouilleux en matière d'exemption des réguliers, convaincus de leurs titres à administrer leurs églises *iure proprio*. La plus controversée de leurs prises de position, la Déclaration des Quatre Articles, « se situe exactement dans la ligne des Assemblées ordinaires du Clergé », même si sa publication résulte de circonstances fortuites. Ils considèrent l'autorité royale « non pas comme oppressive, mais tutélaire de l'autorité ecclésiastique, complémentaire et non pas concurrente de la puissance épiscopale ». Les papes ont adopté, dans l'ensemble, une attitude très modérée, même Innocent XI qui, en matière de régale, « hésita constamment sur le

parti à prendre » et, devant les Quatre Articles, se borna à des plaintes et à des menaces, désireux qu'il était d'obtenir l'appui de la France pour la défense de la Chrétienté. Aucun des trois pontifes intéressés à cette affaire n'a totalement rompu les ponts, et finalement la diplomatie romaine réussit à limiter les dégâts. Quant au roi, il joua toujours un rôle décisif, mais on se tromperait si l'on voulait « ne rechercher à ses décisions d'autre origine que sa seule volonté ». Il se référait habituellement à ses conseillers. Reste à savoir qui joua ce rôle. Selon le P. Blet, les plus fortes vraisemblances vont à l'archevêque de Reims, Le Tellier, fils du chancelier et gallican convaincu, secondé par l'archevêque de Paris, de Harlay. Jamais Louis XIV ne s'est révélé défenseur convaincu des Quatre Articles. Il les comparait à un « boulevard qui... s'aplanira bientôt, si... la cour de Rome ne songe pas plus à l'attaquer que je ne me mettrai en peine de le défendre ». Et il prit diverses mesures en vue d'un accommodement, ainsi que dans la question des évêchés vacants. La révocation de l'Edit de Nantes, elle non plus, ne fut pas l'œuvre personnelle du roi. Et l'A. de conclure : « Il est frappant de constater que, des deux côtés, les mesures extrêmes... sont justement les propositions des conseillers, tandis que la modération et la temporisation se retrouvent dans les décisions du pape et du roi ». — R. Mols, S.J.

J. Bruggeman † & A. J. van de Ven. — **Inventaire des pièces d'archives françaises se rapportant à l'abbaye de Port-Royal des Champs et son cercle et à la résistance contre la bulle Unigenitus et à l'appel** (Ancien fonds d'Amersfoort). Coll. Archives internationales d'histoire des idées, 54. La Haye, M. Nijhoff, 1972, 24 × 15, xxvii-450 p., 63 flor.

« Longtemps réunies en un seul dépôt au séminaire Vieux-Catholique d'Amersfoort et mentionnées communément sous le nom de Fonds d'Amersfoort, les pièces d'archives françaises dont on trouvera la description dans les deux sections du présent inventaire proviennent de deux collections différentes » (p. V) ; elles sont depuis 1968 en dépôt au Rijksarchief dans la province d'Utrecht, sous la dénomination « Port-Royal et Unigenitus » (« P.R. »). De leur histoire, soigneusement reconstituée dans la préface de ce beau volume, retenons quelques repères : dès avant 1709, année de la destruction de son Abbaye, Port-Royal tint à sauver ses archives en Hollande ; un transfert fut opéré, d'abord à Utrecht, semble-t-il, puis à Rijnwijk, chez les moines d'Orval qui s'y étaient repliés après leur refus de la bulle *Unigenitus*. Là le dépôt de Port-Royal s'accrut de collections des Orvalistes et de pièces provenant de Français émigrés. Les moines quittèrent en 1772 leur établissement de Rijnwijk ; vers le même temps, une part du fonds janséniste fut cédée aux oratoriens de Troyes et a finalement abouti à la bibliothèque de cette ville. Le reste du dépôt de Rijnwijk fut transporté à Utrecht puis à Amersfoort. En 1930, le chapitre métropolitain pria Jacob Bruggeman d'en établir l'inventaire selon les règles scientifiques, travail que cet archiviste termina en 1944. Dans les années qui suivirent, A. J. van de Ven s'intéressa à l'autre collection du fonds d'Amersfoort. D'où venait-elle ? Au XVIIIe s. un prêtre français avait constitué une collection de papiers des « appelants » ; cet ensemble se trouvait encore à Paris en 1845 ; l'abbé Karsten en obtint le transfert au séminaire d'Amersfoort, opération terminée en 1867. De cette seconde collection, J. Bruggeman entreprit l'inventaire mais ne put qu'entamer ce travail ; après son décès en 1956, la tâche fut reprise et menée à bien par A. J. van de Ven. Il ne pouvait être question de fondre ce nouvel inventaire avec celui de la première collection, « achevé avec ses cotes et son index ». Les deux inventaires paraissent maintenant ensemble, la numérotation du second continuant celle du premier. Mais, fort heureusement, van de Ven a assuré l'établissement d'index communs, l'un pour les noms de personnes, l'autre toponymique. Les chercheurs disposent ainsi désormais de l'instrument qui leur permet d'utiliser un fonds précieux. Les pièces sont désignées en principe par le nom de leur auteur, avec parfois quelques précisions complémen-

taires. Le plus souvent il s'agit de correspondances. En bien des cas se trouvent jointes aux lettres envoyées par l'intéressé celles qu'il a reçues ; parfois sous une seule cote figure tout un dossier, voire un ou deux volumes d'écrits (p.ex. 2764 : 154 lettres ; 3143 : 339 l. ; 7023-7024 : deux tomes de « copies de Mgr Jean Soanen, évêque de Senez, signées par lui-même » ; la liste alphabétique des destinataires occupe 12 pages). Dans l'une et l'autre collections, les documents sont répartis en deux grandes divisions : « Port-Royal et ses adhérents » — « La résistance contre la bulle Unigenitus » (cf. Table, p. XIII-XXVII) et, à l'intérieur de celles-ci, groupés par catégories de personnes (abbesses, prieures, sœurs, messieurs de Port-Royal... ; appelants, réfugiés français et belges...), avec les noms de celles-ci en ordre alphabétique. — A. Laupex.

G. ZELLER, *La réforme*. Coll. Regards sur l'histoire, 13, Paris, S.E.D.E.S., 1973, 18 × 11, 430 p. En publiant *La réforme* de G. Zeller, la collection dirigée par Victor-L. Tapié, de l'Institut, consacre le succès que ce « Cours de Sorbonne » obtint il y a vingt ans. On prend plaisir à se faire l'étudiant de cet excellent historien des institutions que fut Zeller, et de suivre un exposé informé et équilibré sur la Réforme en Allemagne, en France et dans les autres pays d'Europe jusqu'au début du XVIIe s. C'est aussi un repos pour l'esprit de lire un beau livre d'« histoire événementielle » : s'il veut connaître l'histoire de la Réforme, l'étudiant peut suivre ce guide. En revanche, il utilisera avec prudence la « Bibliographie Générale », ajoutée à la fin du volume, à cause de ses erreurs et omissions. — G.Ch.

J. LORTZ - Erw. ISERLOH, *Storia della Riforma*. Coll. Universale Paperbacks il Mulino, 6, Bologne, Il Mulino, 1974, 18 × 12, 408 p., 2.000 lires. De cet ouvrage, très opportunément choisi par l'éditeur bolonais pour une publication en italien, le P. R. Mols a présenté dans *NRT*, 1970, 440, l'édition originale, *Kleine Reformationgeschichte*, dont la première section condense l'importante contribution d'Erw. Iserloh au t. IV du *Handbuch der Kirchengeschichte*, J. Lortz apportant comme seconde partie quatre chapitres de synthèse historico-idéologique. A la narration des événements Erw. Is. lui-même associe la considération réfléchie des ressorts d'ordre divers qui sont en jeu et du mouvement des idées. La perspective est centrée sur Luther et l'Allemagne, mais, après avoir conduit le récit jusqu'à la paix d'Augsbourg (1555), l'A. suit les implantations de la Réforme à Genève, avec Calvin, et dans les grandes régions de l'Europe, pour revenir ensuite aux disputes doctrinales surgissant au sein du luthéranisme, au calvinisme en Allemagne et à la formation des confessions différentes aux XVIe et XVIIe ss. Les notes se réduisent quasiment à des références aux écrits des réformateurs ; la version de M. P. Foresti est d'une lecture très aisée. — A.L.

Acta Reformationis Catholicae ecclesiam Germaniae concernentia saeculi XVI. Die Reformverhandlungen des deutschen Episkopats von 1520 bis 1570. Band VI. *1538 bis 1548*. 3. Teil, 2. Hälfte. Edit. G. PFEILSCHIFTER, Ratisbonne, Fr. Pustet, 1974, 24 × 17, XVI-382 p., 118 DM. L'« accord » de Francfort d'avril 1539 ouvrit l'ère des « colloques de religion », qui allaient se tenir en vue d'une « union chrétienne honorable ». Commencé à Haguenau en 1540, poursuivi à Worms en janvier 1541, le premier colloque eut lieu durant la Diète de Ratisbonne en avril et mai ; le second, de janvier à mars 1546, au cours d'une autre diète de Ratisbonne. A la diète d'Augsbourg (1547-1548), on prépara et adopta l'*Interim* et la *Formula Reformationis* applicable par les Etats catholiques qui refuseraient l'*Interim*. Cette 3e partie, 2e moitié, du volume 6 des *Acta* (= 8^e section de ce volume) fournit, avec des documents annexes, le « livre de Ratisbonne » (1540/41), la *Formula* de la « negra riformatione » (Ratisbonne, 1546), deux projets de l'*Interim* d'Augsbourg et la *Formula Reformationis*, soit un total de 20 documents. Chaque texte est présenté (indications relatives à ses sources et à sa connaissance historique), puis édité critiquement (deux apparats, l'un des variantes, l'autre des citations). Un index termine cette précieuse

édition. Naguère, le P. Ch. Martin a rendu compte d'un tome précédent des *Acta Ref.* (*NRT*, 1973, 676). — G.Ch.

R. TAVENEAUX, *La vie quotidienne des Jansénistes aux XVIIe et XVIIIe siècles.* Coll. Hachette Littérature, Paris, Hachette, 1973, 20 × 13, 287 p., 26 FF. Professeur à la Faculté des Lettres de Nancy, l'A. est bien connu par ses travaux sur le jansénisme, notamment *Le Jansénisme en Lorraine (1640-1783)*, Vrin, 1960. Dans son Introduction, il signale avec raison qu'il n'existe pas *un* mais *des* jansénismes : celui, doctrinal, de l'*Augustinus*, sa forme appliquée de Port-Royal, d'autres encore, à la fin du XVIIe s. et au XVIIIe s. Cette variété montre bien que, pour appartenir à l'histoire de la théologie, le jansénisme n'en relève pas moins de celle des civilisations. Le ch. 1 suit Saint-Cyran dans sa prison de Vincennes pour se terminer par sa libération et sa mort quelques mois plus tard : le souvenir de sa haute vertu et de sa destinée tragique devait en effet longtemps régler le comportement quotidien de ses disciples. Puis l'A. s'arrête au monastère de Port-Royal : les religieuses, les solitaires, les petites écoles, l'automne et l'agonie de l'abbaye. Vient ensuite une étude sur les évêques et curés jansénistes, leur genre de vie et leur pastorale. La spiritualité janséniste est alors examinée, d'abord comme conception de l'existence chrétienne, puis dans sa relation avec la vie du monde, avec le spectacle ou la mode et avec la création artistique. Le sens de la dévotion affective et le goût du merveilleux sont ensuite bien mis en évidence. On suit enfin les jansénistes en Hollande et on examine leur presse clandestine et leurs réseaux de propagande. Cette sèche énumération de la matière traitée dans les différents chapitres permet au moins de percevoir la richesse d'un ouvrage qui, laissant de côté les trop subtiles querelles de théologiens, fait admirablement pénétrer au cœur de la vie et des expériences les plus profondes de ce qui fut un grand mouvement religieux et humain, avec sa grandeur et sa fragilité, avec ses ambivalences où l'homme était, d'une part, enserré par quantité de contraintes et d'interdits pour être, d'autre part, affranchi dans l'autonomie de sa conscience et de sa liberté. Une chronologie, une riche bibliographie et d'abondantes notes ajoutent encore à la valeur de cette excellente publication. — H.J.

ÉPOQUE CONTEMPORAINE

I. A. HELLWING. — **Der konfessionelle Antisemitismus im 19. Jahrhundert in Österreich.** Coll. Veröffentlichungen des Instituts für kirchliche Zeitgeschichte am Internationalen Forschungszentrum für Grundlagen der Wissenschaften Salzburg. II. Studien : 2. Vienne, Herder, 1972, 20 × 13, 311 p., ÖS 168.

Déjà vieux de plus de mille ans dans la plupart des pays d'Europe, l'antisémitisme était fortement répandu, au XIXe s., dans l'empire austro-hongrois. Là comme ailleurs il présentait plusieurs aspects. Si le facteur économique et politique n'était pas à négliger, c'est cependant la composante confessionnelle qui risquait d'avoir les plus graves répercussions. D'autant plus qu'elle établissait une solidarité entre le racisme et les valeurs religieuses. Ce n'est pas pour rien que Vatican II a regretté que tant de choses aient pu entacher les relations entre les chrétiens et les juifs au cours de l'histoire. Un chapitre de cette hostilité réciproque se trouve décrit dans le présent ouvrage. Il concerne le développement du mouvement antisémite confessionnel en Autriche. Ce qui permet aussi de mieux comprendre le contexte dans lequel germa un des éléments fondamentaux de l'idéologie d'Adolf Hitler. Aussi bien en Allemagne qu'en Autriche, l'antisémitisme pénétra largement les milieux politiques et journalistiques. Ce sont les rangs sociaux-chrétiens qui s'ouvrirent davantage à son influence. Les principaux parlementaires de ce parti lui furent redevables de leur popularité, à commencer par Karl Lueger, qui fut bourg-

mestre de Vienne. L'augmentation rapide de la population juive dans la capitale autrichienne (6.200 en 1860, 72.000 en 1880) et sa pénétration irrésistible dans le monde des affaires suscitèrent un large courant de réaction dans la classe bourgeoise. Des arrivistes et des fanatiques surent en profiter, qui versèrent de l'huile sur le feu. Parmi eux, deux prêtres se rendirent particulièrement célèbres : Auguste Rohling, professeur d'exégèse à l'Université de Prague, et Joseph Dekert, curé à Weinhaus-Vienne. A chacun des deux l'A. consacre un chapitre très documenté, comprenant nombre de citations empruntées à leurs écrits et à ceux de leurs contemporains. Il montre que le *Talmud-Jude* du premier n'est que le plagiat d'un pamphlet antisémite sans valeur et il raconte au sujet du second l'histoire abracadabrante d'une loterie dont le gros lot était une villa fantôme et du procès qui s'ensuivit. Décidément, depuis cent ans l'atmosphère a bien changé ! Mais des pages comme celles-là sont instructives : elles font voir que la contagion du racisme guette tous les milieux ; aucun ne doit se croire immunisé. — R. Mols, S.J.

K. Ashe, O.P. — **The Jesuit Academy (Pensionnat) of Saint Michel in Fribourg 1827-1847.** Coll. Etudes et Recherches d'histoire contemporaine, Série historique, 1, Fribourg (Suisse), Ed. Universitaires, 1971, 23 × 16, 196 p.

Présentée par le Prof. R. Ruffieux dans la collection qu'il dirige, cette thèse d'une religieuse américaine étudie une tranche d'histoire locale et nationale, montre le reflet très concret, dans le cadre d'une institution internationale, des courants philosophiques, religieux et politiques qui agitaient l'Europe entre 1815 et 1848 et décrit une expérience pédagogique où l'on assiste aux débats et compromis entre traditionnalisme et souci d'adaptation. Personnages, événements et scènes de l'existence quotidienne revivent sous les yeux du lecteur, grâce à la documentation, en grande partie inédite, rassemblée par la Sr K.A. — tout spécialement les correspondances de l'époque. Fribourg eut dès 1580 son collège de la Compagnie de Jésus (avec saint Pierre Canisius comme premier recteur); après la phase de suppression de l'ordre (1773-1814), la charge en fut remise aux jésuites. En 1827 s'ouvrit, à côté de ce collège-externat, un pensionnat qui, en vingt ans, accueillit plus de 1900 internes, dont deux tiers de Français, quelque 200 Suisses, les autres venant des divers pays d'Europe, quelques-uns d'outre-mer. L'ouvrage évoque l'histoire de la maison jusqu'à la guerre du Sonderbund, la mise à sac et la liquidation de l'établissement ; il décrit l'organisation et le programme d'enseignement. Des chapitres sont réservés à l'éducation morale et religieuse et à la préparation du « chrétien homme du monde ». On devine les problèmes posés par la provenance des pensionnaires — aristocratie et haute bourgeoisie —, par le mélange, si bénéfique à maints égards, des nationalités parmi les éducateurs (dont l'A. brosse quelques portraits) comme chez les élèves, mais aussi par le caractère clos de l'institution et par la rencontre entre l'esprit de la Restauration et les courants libéraux. En appendice, les programmes de 1829, 1834 et 1843, et un relevé des représentations théâtrales. — A. Laupex.

Fr. Büsser, A. Ebneter, D. Schindler, J. Streuli. — **Die Jesuiten in der Schweiz.** Ein Leitfaden für die Diskussion einer umstrittenen Frage. Zurich, Flamberg Verlag, 1973, 20 × 12, 128 p., 11,50 DM.

Par le vote populaire du 23 mai 1973 ont été abrogées les dispositions constitutionnelles qui depuis 125 ans interdisaient à l'ordre des jésuites, dans la Confédération Helvétique, toute existence officielle et bon nombre d'activités. On a pu dire qu'il s'agissait d'un « problème passablement anachronique » ; l'affaire ne manque pourtant pas d'intérêt pour l'histoire de l'Eglise et de l'Europe (vers la moitié du XIXe s. plusieurs pays portèrent des lois d'exception analogues), pour l'étude du droit constitutionnel, pour la théorie

des libertés civiles et des limitations que l'ordre public impose normalement à l'exercice des droits humains. Les spécialistes trouveront la documentation la plus abondante et la discussion la plus complète dans la consultation de l'éminent Prof. W. Kägi, *Gutachten zum Jesuiten- und Klosterartikel der Bundesverfassung,* Berne, Eidg. Drucksachen- und Materialzentrale, 1973, 282 p. Dans le présent volume, le Dr J. Streuli introduit les contributions d'un juriste, d'un théologien réformé et d'un jésuite. Le Prof. D. Schindler rappelle l'histoire de la législation de 1848, complétée en 1874, et définit la portée de ces normes. Le Prof. Fr. Büsser évoque le contexte historique de la Suisse du XIXe s. Le P. A. Ebneter présente le fondateur de la Compagnie de Jésus, divers caractères des statuts de l'ordre et les principes de son action apostolique. Le livre est illustré de quelques gravures (caricatures d'époque) et statistiques. — A. Laupex.

E. Staehelin. — **Die Christentumsgesellschaft in der Zeit von der Erweckung bis zur Gegenwart.** Texte aus Briefen, Protokollen und Publikationen. Coll. Theologische Zeitschrift, Sonderband IV. Bâle, Fr. Reinhardt, 1974, 23 × 16, viii-737 p.

Le P. R. Mols a présenté dans *NRT,* 1972, 882 s., le volume consacré aux débuts de la société fondée en 1779-1780 par J. Aug. Urlsperger († 1806), et auquel celui-ci fait suite, prolongeant jusqu'à septembre 1972 la sélection de documents qui illustrent l'histoire et le rayonnement de cette création. Les 576 textes ici publiés, en près de 500 pages, consistent en extraits de correspondances, protocoles de séances et communiqués des organes directeurs, citations d'écrits publiés, pièces diverses (p.ex. un registre d'adresses des années 1818-1836). Comme dans le volume précédent, le lecteur trouve au début une Chronique qui lui permet de suivre la prolifération, à partir du « quartier général » de Bâle, de groupements particuliers (on en relève une quarantaine, disséminés en terre germanique, pour la période 1781-1801), d'initiatives et institutions apostoliques et charitables : société pour la diffusion d'ouvrages et tracts d'édification, société biblique (la « Bible de Bâle », parue en 1808, et qui eut 70 éditions jusqu'en 1896, a été répandue à un demi-million d'exemplaires), société bâloise pour l'évangélisation des juifs, union pour l'action morale et religieuse en Grèce, « Pilgermission », aide à l'apostolat en Russie ou en Orient, publication de périodiques (notamment les *Sammlungen für Liebhaber christlicher Wahrheit und Gottseligkeit,* revue lancée en 1786 et qui ne prit fin qu'en 1912), etc. Suit une « présentation de personnalités plus importantes du monde de la Société », la plupart ayant vécu avant le milieu du XIXe s. : plus d'un millier de notices, en ordre alphabétique, avec dates, lieux de résidence, fonctions, etc. Après le recueil des documents, deux tables : l'index des personnes et un relevé chronologique des œuvres liées à la Christentumsgesellschaft, avec renvois à la Chronique et aux textes édités. — A. Laupex.

E. Lamberts. — **Kerk en liberalisme in het bisdom Gent (1821-1857).** Bijdrage tot de studie van het liberaal-katolicisme en het ultramontanisme. Coll. Universiteit te Leuven. Werken op het gebied van de geschiedenis en de filologie, V, 8. Louvain, Ed. Universitaires, 1972, 25 × 17, xxxix-508 p., 750 FB.

On voit croître le nombre de travaux réellement valables traitant d'un aspect de l'histoire de Belgique sous le règne de Léopold Ier. C'est que les archives de cette époque sont de plus en plus complètement explorées. L'ouvrage que voici se classe d'emblée parmi ces monographies aux substructions éprouvées. Il se propose avant tout de retracer les péripéties d'un courant d'idées au cours du premier quart de siècle de l'indépendance nationale : qu'est devenu le catholicisme libéral durant les années qui suivirent 1830 ? Spatialement, sous peine d'être superficielle ou irréalisable, l'enquête devait être très limitée.

L'A. a choisi le diocèse de Gand, alors le plus important du pays, et dont l'influence pesait lourd en Belgique. Il reconnaît s'être appuyé principalement sur la consultation des sources d'archives et sur la presse et il donne lui-même, outre une longue liste d'ouvrages consultés (quelque 250 titres), le détail de ce pactole : rien de moins que 53 fonds d'archives, 24 collections de journaux et périodiques, plusieurs douzaines de sources éditées. Avec cela, la solidité d'un édifice historique est assurément garantie. On ne pouvait d'ailleurs attendre moins d'un écrivain chargé d'enseignement à l'Université de Louvain. Le volume s'ouvre en 1821, avec la mort de Mgr M. de Broglie, évêque de Gand ; un chapitre d'introduction fait assister au développement de l'idée libérale-catholique dans le milieu gantois, parmi le clergé et les hommes politiques, durant les neuf dernières années de l'Amalgame hollando-belge. La manière dont ce milieu s'est comporté face à l'union des oppositions est mise spécialement en évidence. Les trois chapitres principaux conduiront le lecteur jusqu'en 1857, date à laquelle le triomphe électoral des libéraux menés par leur fraction radicale sonna le glas de l'unionisme. Le ch. 1 se limite aux années 1830-1838 : le temps des illusions et des enthousiasmes romantiques, de l'efflorescence éphémère puis de la disgrâce du mouvement inspiré par Lamennais (les échos du menaisianisme dans le monde gantois sont largement étudiés). Une réaction de tendance ultramontaine commence à se faire jour. C'est aussi la période de l'épiscopat de Mgr Van de Velde, dont le rôle ne semble pas avoir été bien marquant parmi les prélats belges de l'époque, peut-être parce que son attitude fut trop louvoyante. Son successeur, Mgr Delebecque, était d'une autre trempe : ultramontain et conservateur résolu. Les neuf premières années de son épiscopat occupent le ch 2. Le catholicisme libéral descend de l'empyrée pour être confronté aux réalités des problèmes concrets. L'unionisme reste une puissance, mais qui somnole sur ses lauriers. Le règlement du problème scolaire, qui consistait alors à créer un réseau complet d'enseignement répondant aux idéaux de liberté en la matière, et l'avènement de tendances plus exclusives parmi les nouvelles générations de catholiques et de libéraux, contribuent à affaiblir l'idéal originel qui avait fait la force de l'unionisme. D'autres facteurs aggravèrent ce déclin, avec la préparation du bouillon de culture d'où devait germer la crise de 1848. De celle-ci Gand, comme la Belgique, n'éprouva que les contrecoups, mais elle posa en termes nouveaux le problème du libéralisme catholique. C'est l'objet du ch. 3 (1847-1857). Les deux forces politiques qui se partagent le pays se constituent en blocs toujours plus nettement opposés. Un rapprochement se produit entre démocrates et conservateurs. Venant de France, la grande voix suscitant l'enthousiasme, ce n'est plus Lamennais, c'est Veuillot ; ce n'est plus *L'Avenir,* mais *L'Univers.* Et à Gand l'ère des quotidiens au rayonnement limité se clôt lors de la fondation du *Bien Public,* dont l'influence sur la pensée des milieux conservateurs fut profonde et dura plus d'un siècle ; il constitua « un nouveau phénomène dans la presse belge ». On trouve une page suggestive confrontant l'organe gantois au *Journal historique et littéraire* de Kersten. Une conclusion montre jusqu'à quel point le catholicisme libéral de 1830 est resté lui-même et dans quelle mesure il a évolué au cours du premier quart de siècle suivant. Il ne s'agit, bien entendu, que du milieu gantois, et chaque région présente ses particularités. Mais cette excellente monographie aide aussi à mieux comprendre l'évolution survenue sur les plans national et européen. — R. Mols, S.J.

G. Radice. — **Pio IX e Antonio Rosmini.** Coll. Studi Piani, 1. Cité du Vatican, Postulazione della causa di Pio IX - Libr. Ed. Vaticana, 1974, 24 × 17, xxvi-343 p.

Agréé par Pie IX en 1848 comme envoyé du gouvernement piémontais pour traiter des rapports entre le Saint-Siège et la Confédération Italienne, auteur du projet de Constitution pour les Etats Pontificaux et conseiller très écouté lors de la formation du gouvernement P. Rossi, destiné au cardinalat dès

août 1848 et nommé peu après consulteur du Saint-Office et de la Congrégation de l'Index, appelé en novembre à Gaète par le Pape qui s'y est réfugié, Rosmini s'en voit écarté en juin 1849 ; dans le même temps deux de ses écrits sont mis à l'index par un décret auquel il se soumet sans réserve. Avec cela il est maintenu dans ses offices de consulteur et Pie IX ne renonce pas à l'agréger au Sacré-Collège en des temps meilleurs. Devant les attaques dont l'orthodoxie même de R. est l'objet, le pape fait examiner l'ensemble de ses œuvres par la C. de l'Index ; l'examen aboutit au décret « dimittenda » (3 juillet 1854), c.-à-d. « rien n'est à retenir des accusations portées contre ces écrits ». A certaines interprétations qui falsifient en défaveur de l'écrivain le sens du décret, Pie IX réagit sévèrement. Rosmini meurt en 1855 ; vingt ans plus tard, quand paraissent les *Elementa Philosophiae* de P. Corte, nouveau déchaînement d'hostilité contre le rosminianisme ; la *Civiltà Cattolica,* qui n'avait point désarmé, l'*Osservatore Cattolico* de Milan et l'*Osservatore Romano* lui-même, compromis dans cette campagne, s'attirent le désaveu du pape. L'abbé G. Radice, de l'Université de Gênes, qui depuis douze ans a consacré plusieurs volumes à l'historiographie de Rosmini, a entrepris de tirer une bonne fois au clair ce qui, à ne suivre que le film des événements (cf. leur calendrier détaillé, 334-339), suscite des perplexités quant aux sentiments de Pie IX à l'égard du penseur ou à la cohérence de ses attitudes. Il a mené une enquête documentaire pratiquement exhaustive, dont témoignent le relevé des sources publiées et inédites (XIII-XXIV), la bibliographie, l'annotation abondante et minutieuse, les amples et nombreuses citations, les index des noms de personnes et de localités. Il aboutit à des résultats plus que satisfaisants pour tout lecteur averti de l'inévitable complexité des situations historiques. Le récit des faits replacés dans leur contexte, le rappel des positions doctrinales en cause et l'étude des ressorts jouant dans les démarches des différents protagonistes permettent à l'A. de rendre compte des considérations d'opportunité qui guidèrent aux moments les plus délicats les gestes du pape et des circonstances qui empêchèrent à l'époque une plus éclatante réhabilitation de R. ; quelque regret qu'on éprouve de semblables contraintes, la manière dont Pie IX s'est comporté n'impliquait point de fluctuation dans sa confiante estime et sa bienveillance à l'égard de R. — A. Laupex.

G. De Luca. — **Il cardinale Bonaventura Cerretti.** 2e édit., Rome, Ed. di storia e letteratura, 1971, 25 × 17, xvi-397 p., 5.000 lires.

Cet ouvrage parut d'abord en 1939 sans nom d'auteur. Dans ses dernières années, Don Giuseppe D.L. († 1962) songeait à en publier une édition remaniée ; il ne put réaliser ce projet et les éditeurs se sont résolus à reproduire le texte primitif. « Ni biographie, ni histoire [proprement dite] » — ne serait-ce que faute de disposer de la documentation nécessaire (quasiment point de correspondance personnelle conservée ; et la correspondance diplomatique reste naturellement inaccessible) — et cependant de quoi faire revivre la physionomie du grand serviteur de la diplomatie pontificale, ressaisir la trame de sa carrière, le voir dans son existence quotidienne, découvrir sa vitalité intérieure et rejoindre ses préoccupations apostoliques. D'ailleurs la plupart des chapitres suivent les étapes de sa vie (1872-1933) depuis son enfance et au long de sa carrière diplomatique : à Mexico et à Washington puis en Australie, à la Congrégation des Affaires ecclésiastiques extraordinaires et à la Conférence de Versailles en 1919, à la nonciature de Paris, dont Mgr C. fut le premier titulaire lors du rétablissement des relations diplomatiques entre le Saint-Siège et la France. L'A. a mis largement à profit ses connaissances d'historien, ses propres expériences et relations romaines et son talent de lettré pour évoquer le cadre où évolue son héros : la situation de l'Eglise dans les différents pays et le monde du Vatican au début du siècle, spécialement sous les pontificats de Pie X et de Benoît XV, pour lequel Mgr Cerretti fut un très proche collaborateur et un véritable ami. Ainsi les portraits, anecdotes, citations (du journal intime du prélat et de publications de l'époque), observations et réflexions originales animent et enrichissent cet attachant récit, que complètent

des notes documentaires. Un chapitre esquisse une synthèse des principaux aspects de la personnalité du Cardinal. — A. Laupex.

P. Zind. — **Les nouvelles congrégations de Frères enseignants en France de 1800 à 1830.** Coll. Centre d'histoire du catholicisme français, Université de Lyon, 1-3. 3 vols, chez l'auteur, Le Montet, F 69230 - Saint-Genis-Laval, 1969, 28 × 19, 664 p., 44 cartes, 150 FF.

— **L'enseignement religieux dans l'instruction primaire publique en France de 1850 à 1873.** Même coll., 5. Lyon, Centre d'histoire du catholicisme, 1971, 24 × 16, xvi-314 p., 33 ill.

D'une qualité bien plus qu'ordinaire, la première de ces thèses se range brillamment parmi les efforts entrepris depuis une trentaine d'années par les historiens français pour mieux connaître la vie religieuse de leur pays durant la première moitié du XIXe s. Son intérêt pour l'histoire de l'enseignement n'est pas moindre. On connaît l'importance qu'y possède cette période, grâce au développement de l'instruction populaire. Quant au rôle de premier plan tenu par les Frères enseignants, on ne s'en faisait qu'une notion plutôt générale, telles avaient été à l'époque la prolifération des instituts et la multiplicité des initiatives parallèles et concurrentes, avec la confusion résultant forcément de l'emploi d'une « terminologie protéiforme ». Un même groupement porte plusieurs noms ; une même dénomination désigne des entités diverses. L'A. cite quelques exemples qui en disent long. Pas moins de neuf congrégations se sont appelées Frères des Ecoles Chrétiennes, de l'Instruction Chrétienne ou de la Doctrine Chrétienne ; trois se dénommèrent Frères de Saint-Joseph, et deux, Frères de la Sainte-Croix ; il y a les Maristes et les Marianistes, les Frères de Marie et les Petits Frères de Marie. P.Z. s'est appliqué à débrouiller pareil écheveau et il a mis au clair une page passionnante du passé en nous faisant assister à cette éclosion multiple, effort de rechristianisation des nouvelles générations françaises après les désastres accumulés par la Révolution. Désormais une pièce importante et abondamment documentée se trouve versée au dossier historique de la Restauration. Et l'on comprendra mieux à qui est dû le réveil du catholicisme français, il y a un siècle et demi. L'exposé historique proprement dit remplit les 490 pages du tome Ier. Il se divise en 20 chapitres, y compris celui de conclusion, qui donne une synthèse de l'œuvre accomplie par les Frères vers 1830. L'A. a essayé de mesurer l'importance numérique de ces réalisations. Il y eut en somme deux sociétés importantes, celle de Jean-Marie de La Mennais, en Bretagne, et celle de Chaminade dans le Nord-Est et le Sud-Ouest ; six familles d'importance moyenne : les Petits Frères de Dujarié, ceux de Gabriel Deshayes, ceux de Dom Fréchard, ceux de Marcellin Champagnat, ceux de Coindre et ceux de Brochard ; cinq autres ne réussirent pas à se développer de façon durable. Ce qui fait en tout 950 Frères avec 281 écoles et 30.000 élèves. Toute cette activité s'exerçait dans le milieu rural, les Frères de saint Jean-Baptiste de la Salle s'occupant déjà des villes avec le succès et les hostilités que l'on sait. L'histoire antérieure à la Restauration occupe les deux premiers chapitres : l'héritage du passé ; sous le Consulat et l'Empire. On voit naître ensuite, coup sur coup (huit autorisations légales de 1820 à 1823), les principales sociétés de Petits Frères, ceux de Bretagne, de Lyon et de Bordeaux, puis quatre autres encore, en Vivarais, en Lorraine, en Alsace et dans le Maine (ch. III-V). Les trois principales s'organisent et gagnent en extension : c'est l'heure des premières réussites et des premiers conflits (ch. VI-VIII). L'attitude du pouvoir central face à cette efflorescence fait l'objet du ch. IX. Le développement ultérieur des Frères de la Doctrine Chrétienne, des Frères de l'Instruction Chrétienne et des groupements formés en Picardie et en Franche-Comté est étudié aux ch. X-XII, tandis que le ch. XIII nous informe sur les crises qui éprouvèrent les établissements de la région lyonnaise. Les dernières en date parmi les autorisations accordées aux Frères enseignants sont expli-

quées au ch. XIV. De plus en plus l'action éducatrice des Frères est en butte à l'offensive libérale qui se déploie de 1824 à 1828 (ch. XV). Ils n'en perfectionnent pas moins leur méthode pédagogique (ch. XVI). L'ordonnance du 21 avril 1828 vient modifier les conditions dans lesquelles ils travaillent (ch. XVII); les écoles normales prennent plus d'importance, surtout dans le Lyonnais, ce qui amène un nouveau changement (ch. XVIII). Toutes ces initiatives régionales finissent par donner l'idée d'une centralisation par un groupement au plan national (ch. XIX). Ce qui conduit le lecteur au tournant de 1830, terme de l'exposé. — Le t. II est entièrement constitué par une pochette contenant 44 cartes géographiques, les unes de la France entière, les autres d'une province ou d'une région. Elles permettent de situer dans l'espace les données du premier volume touchant l'expansion de chacune des sociétés. — Le t. III renferme la table des sources manuscrites, celles des archives publiques (505-517, 26 fonds différents) et celles des archives privées (517-531, 30 fonds); la table des sources imprimées et des travaux de référence (535-603 ; la bibliographie est classée par groupements de Frères); une table chronologique des principaux événements qui ont intéressé l'histoire des Frères enseignants (subdivision en 7 périodes, 604-640). Il ne manque plus qu'un ouvrage analogue sur les congrégations féminines enseignantes pour combler les souhaits des historiens les plus exigeants.

Par la thèse que nous venons de présenter et ses recherches sur l'histoire de l'enseignement primaire en France durant le siècle dernier, P.Z. est devenu le meilleur connaisseur en la matière. Sa thèse annexe, *L'enseignement religieux...*, est un travail de première main qui utilise, à côté d'un bon nombre d'autres sources, une série complète de rapports annuels sur l'état de l'enseignement ainsi que les rapports confidentiels des Recteurs d'Académies sur la situation morale et religieuse de la France en 1858. La période englobée par cette étude est celle où l'instruction primaire est régie par la Loi Falloux. Celle-ci, loin de supprimer l'Université, la renforçait en lui attribuant une mission confessionnelle. Il en résultait une situation de porte-à-faux pour les non-croyants et de continuels affrontements entre catholiques et protestants. Elle fut une tentative, imparfaite sans doute mais bien intentionnée, de solution du problème scolaire. Originaire de l'Alsace (région restée soumise à un régime hérité du Concordat, différent en matière scolaire et religieuse du statut de la France de « l'intérieur ») et membre d'une congrégation enseignante, l'A. est particulièrement qualifié pour traiter cette question épineuse. On remarquera en tout cas une différence entre la coloration de son exposé et celle de la préface, signée pourtant elle aussi d'un spécialiste de l'histoire sociale contemporaine, Emile Poulat. Deux sections se partagent cet ouvrage. La première montre le fonctionnement de l'Université quant à la manière de donner l'enseignement religieux au niveau primaire : la base législative telle que l'établit la Loi Falloux, puis la formation religieuse du personnel enseignant. Les quatre chapitres suivants, dont la lecture est passionnante, font voir concrètement comment l'instruction religieuse était départie dans les écoles françaises du Second Empire par le catéchisme, l'histoire sainte, le plain-chant et les cantiques, les manuels de lecture. Vraiment la finalité religieuse dominait tout l'enseignement primaire. Les maîtres y exerçaient une sorte de « sacerdoce ». On comprend qu'un tel régime scolaire se soit heurté à un antagonisme décidé de la part des héritiers spirituels de la Révolution. Ceux-ci prirent la tête d'une offensive laïque de grand style. Il en résulta pour l'Université confessionnelle une suite de difficultés dont l'évolution fait l'objet de la seconde partie de cet ouvrage. Nées de l'existence de cultes minoritaires issus de la Réforme, renforcées par la situation morale et religieuse de la France sous le Second Empire, ces difficultés vont de pair avec une laïcisation croissante du personnel enseignant et des programmes scolaires ; elles sont aggravées dans les régions où la langue maternelle des enfants catéchisés n'est pas le français (en sa qualité d'Alsacien, P.Z. est bien placé pour aborder ce problème délicat). De 1850 à 1873, les tendances antireligieuses et anticléricales allèrent s'accentuant ; des orientations idéologiques inconciliables avec l'esprit qui avait donné naissance à la Loi Falloux gagnèrent beaucoup de terrain ; Comte, Darwin, Renan, Buisson devinrent les maîtres à penser des générations nou-

velles. En 1873, un événement somme toute fortuit, la victoire électorale de l'ex-instituteur « rouge » Barodet sur un ministre du cabinet Thiers, fut comme le présage du triomphe irrésistible des revendications laïcistes en matière scolaire qui devaient prendre corps dans l'œuvre de Jules Ferry. Au texte s'ajoute un choix d'illustrations très suggestives : documents servant à l'enseignement religieux, tableaux représentant des classes en activité, portraits de personnages ayant marqué cette histoire. — R. Mols, S.J.

Notre-Dame du Dimanche. Les apparitions à Saint-Bauzille-de-la-Sylve. Commission Historique du centenaire 1873-1973. Paris, Beauchesne, 1973, 22 × 14, 254 p., 18 FF.

En 1873 des événements peu ordinaires eurent pour cadre un modeste village du Languedoc viticole, Saint-Bauzille-de-la-Sylve, situé au sud de la route Montpellier-Lodève. Le 8 juin la Vierge y aurait apparu à Auguste Armand, un vigneron dans la force de l'âge ; fidèle à sa promesse, elle revint un mois plus tard, jour pour jour et à la même heure, et le comportement particulier du voyant eut des dizaines de témoins venus tout exprès pour voir ce qui allait se passer. Son message principal consista à rappeler le précepte du repos dominical et de la sanctification du Jour du Seigneur. Depuis lors le souvenir de ces faits ne s'est point perdu dans la région. Sans leur reconnaître officiellement un caractère surnaturel, les autorités ecclésiastiques ne formulèrent aucun verdict négatif, attendant seulement que des miracles apportent une confirmation. La commission d'enquête ne parvint pas à un accord. L'état de la cause ne se présente donc aucunement comme pour Lourdes ou Pontmain. La notoriété des événements fut beaucoup plus restreinte. Ils méritaient cependant de ne pas tomber dans l'oubli. C'est maintenant chose garantie, grâce à cet ouvrage rédigé par une commission spéciale (où figure Dom Biliet) et préfacé par Mgr Tourel, évêque de Montpellier. Il comporte cinq chapitres : présentation de la localité, du contexte national et régional ; simple récit des faits, suivi de leur examen critique et de la critique des témoignages ; analyse du message apporté à Saint-Bauzille par l'apparition. En appendice, de précieuses notes explicatives, une liste chronologique des pièces du dossier et un inventaire des archives intéressant les événements ; quelques reproductions photographiques. — R. Mols, S.J.

Documentos colectivos del Episcopado español. 1870-1974. Edit. J. Iribarren. Coll. Bibl. de Autores cristianos, 355. Madrid, Editorial católica, 1974, 19 × 12, XII-561 p.

Présenté par le Cardinal V. Enrique y Tarancón, Président de la Conférence épiscopale espagnole, ce recueil reproduit 66 documents disposés dans l'ordre chronologique. Chacun d'entre eux est précédé d'une introduction qui le situe dans son contexte historique et en éclaire les tenants et aboutissants, du renvoi à la source et d'un sommaire ; les textes d'importance secondaire sont imprimés en corps plus petit. Plusieurs observations s'imposent au premier regard : 1. la répartition numérique des pièces : 19 de 1870 à 1915, une trentaine pour le demi-siècle qui suit (dont une douzaine de 1928 à 1933) et 16 pour huit ans d'après-concile, tous émanant, à partir de 1966, de la Conférence épiscopale ; 2. la date du premier document de la série : 1870 (des évêques, réunis à Rome pour le concile, aux Cortès) ; n'est-ce pas un signe du temps ? Jusqu'alors l'Eglise avait à redouter le péril du nationalisme en son propre sein ; à partir de Vatican I, il devient plus aisé de reconnaître la réalité nationale ; 3. les destinataires et les objets des interventions épiscopales aux différentes époques. Ainsi, pour la première période, plusieurs messages au Pape, d'autres aux pouvoirs publics, deux seulement aux fidèles ; à l'autre bout du siècle, les déclarations de la Conférence épiscopale sont

forme de communiqués qui s'adressent à l'opinion publique en général. Elles se réfèrent à des événements et problèmes de la vie nationale ; elles proposent des analyses, des enseignements, des directives touchant la foi, la vie spirituelle et morale du peuple chrétien, le ministère sacerdotal et l'apostolat des laïcs, l'Eglise des pauvres. Les deux derniers documents concernent, l'un « l'Eglise et la communauté politique » — on sait le retentissement de cette mise au point —, l'autre, l'objection de conscience. Au demeurant, l'évolution que révèle l'examen de cette importante collection est étudiée largement et de façon très suggestive par l'éditeur, Jesus Iribarren, dans son introduction générale (3-54). Sa publication représente un précieux travail de documentation historique ; aux chrétiens elle montre, pour leur instruction et leur réconfort, une forme de l'exercice du magistère de l'Eglise éclairant la conscience d'une nation. — V. Roisel.

Fr. PRUD'HOMME, C.S.V., *Notre-Dame de Lourdes de Rigaud.* Cent ans de dévotion mariale : 1874-1974. Rigaud, Sanctuaire de N.D. de Lourdes, 1974, 19 × 13, 224 p., $ 3,50 ; 15 FF. La documentation historique et géographique en matière de dévotion mariale et plus précisément du culte de Notre-Dame de Lourdes s'enrichit d'un travail de première main. Un siècle après qu'un religieux plaça discrètement une statuette de l'Immaculée au creux des rochers, à proximité du collège des Clercs de Saint-Viateur à Rigaud (Canada), l'A. raconte la genèse du pèlerinage né en cet endroit et ses heureux développements. L'ouvrage est agrémenté de poèmes, complété de notices sur quelques religieux qui ont particulièrement mérité du pèlerinage et relevé d'une soixantaine d'illustrations photographiques. — A.L.

R. M. WILTGEN, S.V.D., *Le Rhin se jette dans le Tibre.* Le Concile inconnu, Paris, Ed. du Cèdre, 1973, 23 × 14, 304 p., 36 FF. Fondateur et directeur de l'agence de presse *Divine Word News Service,* si active durant le Concile, ayant ensuite complété son information par des recherches méthodiques, le P.W. a composé un récit (traduit ici de l'américain) qui entend éviter la déformation de certaines optiques mais qui est « structuré et vivant ». L'« inconnu » qu'il vise à mettre en lumière, ce sera surtout la formation des groupes au sein du Concile et leurs activités ; c'est tout spécialement « la puissante alliance établie par les forces rhénanes » que désigne le titre du livre, adaptation d'un mot de Juvénal : l'Oronte déversé dans le Tibre. Avec l'A. on suit le déroulement des périodes successives ; sans entrer dans tout le détail des travaux et débats, le P.W. relève de préférence les éléments plus dramatiques. L'effort d'objectivité n'est point en cause, mais à dégager plutôt les situations conflictuelles à travers lesquelles l'œuvre conciliaire a progressé, ne risque-t-on pas de laisser dans une sorte de pénombre le labeur — lui aussi « inconnu » — d'une *turba magna* d'ouvriers discrets, paisibles, patients et probes ? L'avantage de ce livre est d'entraîner le lecteur au fil des événements, en une présentation animée, relevée de nombreuses citations. En fin de volume, un index alphabétique très utile des personnes et des matières. — A.L.